

LE MOULIN

DES ÉTANGS,

MÉLODRAME EN QUATRE ACTES,

PAR MM. FRÉDÉRIC ET LAQUEYRIE,

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE,

DÉCORATIONS DE M. GUÉ, BALLET DE M. LEFÈVRE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE
THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 28 JANVIER 1826.

Prix : 75 centimes.

PARIS,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

COUR DES FONTAINES, N° 4, ET PASSAGE D'HENRI IV, N°S 10, 12 ET 14.

1826.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

Le Comte de TORRELLI, seigneur sicilien.....	M. MARTY.
GASPARD TRUXILLOS, son neveu....	M. BRÉGY.
EMMA, fille adoptive du Comte.....	M ^{lle} ADELE DUPUIS.
FERDINAND, capitaine dans un régi- ment allemand.....	M. FRANQUISE.
RUDING, major du même régiment...	M. PARENT.
FRITZ, domestique de Ferdinand.....	M. BOUFFÉ.
BORELLO, jardinier du Comte de Tor- relli.....	M. FERDINAND.
JOANNA, sa sœur.....	M ^{me} GORBERT.
TONIO, fils de Joanna.....	M. ALEXIS.
SUZANNE, camériste d'Emma.....	M ^{me} DUMOUCHEL.
URMANN, sergent de la compagnie de Ferdinand.....	M. JOSEPH.
Paysans et Paysannes.	
Officiers, Sous-Officiers et Soldats allemands.	

*La Scène se passe en Sicile en 1735, au moment de l'éva-
cuation des Autrichiens.*

*Tous les débiteurs d'exemplaires non revêtus de la signature de
l'Editeur seront poursuivis comme contrefacteurs.*

Imprimerie de CHAIGNIEAU fils aîné,
rue de la Monnaie, n° 11, à Paris.

LE

MOULIN DES ÉTANGS,

MÉLODRAME EN QUATRE ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un moulin sur bateau.

Au fond, une fenêtre qui ne ferme que par un contre-vent, et qui laisse voir l'eau quand elle est ouverte.

Près de la fenêtre, une porte qui donne sur un pont rustique qui conduit au rivage. À droite, une porte d'intérieur; à gauche, une armoire. Deux chaises grossières, un banc de bois et une table forment tout l'ameublement.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOANNA, seule.

(*Elle est à la fenêtre qu'elle tient entr'ouverte. On entend des cris de fureur et quelques coups de feu dans le lointain.*)

Allons, voilà le tapage qui recommence!... Encore quelque combat entre nos gens et les soldats étrangers!... Depuis quelque temps, c'est tous les jours la même chose. Ce n'est qu'un cri contr'eux dans tout le pays! Nos paysans, qu'ils ont tant maltraités, ne laissent pas échapper une occasion de se venger; ils s'embusquent dans nos montagnes afin de les surprendre, de les attaquer, et le malheur, c'est qu'ils ne sont pas

(4)

toujours les plus forts... Ah! mon Dieu! ça me fait penser que mon fils n'est pas encore revenu du château; pourvu qu'il n'ait pas été se mêler de tout ça!... il en est bien capable!... (*On frappe à la porte.*) Qui peut venir? ce n'est pas lui, il m'aurait appelée!... Si c'était quelqu'un de ces enragés!... (*Prenant un poignard.*) Par bonheur, j'ai de quoi me défendre.

BORELLO, *en dehors.*

Joanna, ouvre donc; c'est moi.

JOANNA.

Ah! c'est la voix de mon frère! (*Elle ouvre.*)

SCÈNE II.

JOANNA, BORELLO.

BORELLO, *entrant vivement.*

Tu me laisses bien long-temps à la porte!

JOANNA.

Ecoute donc, je suis seule au moulin; je m'étais enfermée.

BORELLO.

Prête-moi le sabre et le fusil de feu mon pauvre frère.

JOANNA.

Qu'en veux-tu faire?

BORELLO.

N'entends-tu pas que l'on donne une aubade à ces diables d'étrangers? Je serais bien aise d'être de la partie.

JOANNA.

De quoi te mêles-tu? es-tu soldat? non tu es tout bonnement le jardinier du comte Torrelli; prends ta bêche et soigne ton jardin; le reste ne te regarde pas.

BORELLO.

Comment, quand il s'agit de chasser ceux qui, depuis si long-temps, oppriment notre pays?

JOANNA.

C'est vrai qu'ils nous ont fait bien du mal. Mon pauvre mari est mort des mauvais traitements qu'ils lui ont fait supporter, et tout-à-l'heure encore, de pendre à un arbre deux pauvres Siciliens qui refusaient de donner leur dernier morceau de pain.

BORELLO.

Et tu ne veux pas que.....

JOANNA.

Je ne veux pas que tu t'exposes à ce qu'il t'en arrive autant ; et d'ailleurs , pourquoi venir m'emprunter des armes ? n'as-tu pas les tiennes ?

BORELLO.

Non , je les ai prêtées à Tonio.

JOANNA.

A mon fils ! là , j'étais sûre que le petit drôle avait été se fourrer dans cette bagarre !... Tiens , mon frère , je ne suis pas contente de toi ; tu as mis dans la tête de cet enfant un tas de choses qui pourront lui coûter bien cher et à moi aussi. Vous en ferez tant à quelque jour , que les Allemands , pour se venger , viendront piller et brûler le château de notre bon seigneur , le comte de Torrelli.

BORELLO.

Bah ! le château est écarté dans les montagnes ; les rochers et les arbres qui l'entourent empêchent qu'on ne l'aperçoive de la grand'route. D'ailleurs , monseigneur y a donné asile à tous ceux de ses vassaux qui ont été pillés , et si les soldats étrangers s'y présentaient , ils trouveraient à qui parler. Quelle joie pour M. le comte , si nous pouvons être débarrassés de cette maudite engeance !... Quelle fête au château ! Certes , il n'épargnera pas le vin qu'il aura pu sauver , et nous boirons enfin à la délivrance de la Sicile.

JOANNA.

Il ne manquerait plus rien alors à son bonheur ; s'il savait où retrouver ce fils qu'il regrette depuis si long-temps.

BORELLO.

Quel sort brillant aurait ce jeune homme , s'il était rendu à la tendresse de son père ! et quelle folie à cette Maria d'avoir disparu sans jamais donner de ses nouvelles !

JOANNA.

Qui pouvait prévoir que les choses tourneraient ainsi ? M. le comte n'avait-il pas abandonné Maria pour prendre une autre femme ? Si la comtesse avait vécu , si elle lui avait laissé un fils pour hériter de ses titres et de son immense fortune , peut-être n'aurait-il jamais pensé à l'enfant de la pauvre Maria... Oh ! les vilains hommes ! ils se ressemblent tous.

(6)

BORELLO.

Heureusement monseigneur a de quoi se consoler. N'a-t-il pas près de lui son neveu, ou plutôt celui de sa défunte femme, le seigneur Truxillos ?

JOANNA.

Ça fait qu'il est sûr au moins d'avoir un héritier.

BORELLO.

Et cette jeune orpheline qui a pour lui tant de soins, tant de tendresse...

JOANNA.

Oh ! celle-là, c'est différent : elle est si bonne, si douce, si prévenante ! Mais le seigneur Truxillos... Hem !... tiens, quand on veut le regarder, il tourne la vue à droite et à gauche, et...

BORELLO.

Ma sœur !...

JOANNA.

C'est bon, c'est bon... mais avec tout ça, Tonio tarde bien à revenir ; s'il était arrivé quelque chose à ce pauvre enfant !

BORELLO.

Il se sera défendu, il se sera vengé du moins. Je l'aime, car enfin il est mon neveu ; mais s'il a envoyé dans l'autre monde trois de nos ennemis et qu'il succombe sous le quatrième, je dirai : que la volonté du Ciel soit faite.

SCÈNE III.

LES MÊMES, TRUXILLOS.

TRUXILLOS.

Bonjour, mes enfans.

BORELLO.

C'est vous, seigneur Truxillos ?

TRUXILLOS.

Oui, me voilà de retour. J'ai laissé mes chevaux et mon valet de l'autre côté de l'étang, car je voulais voir Joanna avant de rentrer au château. Eh bien ! comment tout se passe-t-il ici ?

BORELLO.

Comme à l'ordinaire : toujours du désordre, des malheurs.

(7)

TRUXILLOS.

Cela va finir bientôt.

JOANNA.

Vous en avez l'espoir ?

TRUXILLOS.

J'en ai la certitude. L'infant Don Carlos est débarqué à Messine.

BORELLO.

Qu'il soit le bien-venu !

TRUXILLOS.

Il est déjà maître de tout le royaume de Naples, et va enfin, pour jamais, délivrer notre pays du joug de l'étranger.

BORELLO.

Puisse-t-il ne pas s'en échapper un seul, ou que la mer engloutisse le dernier qui se sauvera !

TRUXILLOS.

Cet heureux événement va rajeunir mon bon oncle.

BORELLO.

Il se porte bien.

JOANNA.

Et la demoiselle aussi.

BORELLO.

Il commençait à être inquiet de votre absence.

TRUXILLOS, à Joanna.

Et la demoiselle aussi ?

JOANNA.

Je ne veux pas vous ôter le plaisir de l'apprendre d'elle-même.

TRUXILLOS.

Du reste, il n'y a rien de nouveau ? Vous n'avez pas entendu dire que mon oncle ait reçu aucune nouvelle de son fils ?

BORELLO.

De son fils !

JOANNA.

Est-ce qu'il en attendait ?

TRUXILLOS.

Sans doute ; comment vous ne saviez pas cela ? N'a-t-on pas

prétendu que cette jeune fille, dont mon oncle avait été si vivement épris, cette...

BORELLO.

Maria...

JOANNA.

Oui, Maria Roberti. Nous l'avons beaucoup connue.

TRUXILLOS.

On avait, disait-on, retrouvé ses traces; elle s'était réfugiée dans un petit village, au milieu des montages du Tyrol...

JOANNA.

Avec son fils ?

TRUXILLOS.

Avec son fils. Le comte, saisissant avidement la moindre lueur d'espérance, s'est empressé d'écrire; mais il est plus que probable qu'on s'était abusé.

JOANNA.

Ça va lui causer encore bien du chagrin.

TRUXILLOS.

Moi-même, je suis fâché... quoiqu'à dire vrai, on ne peut savoir ce que serait ce jeune homme... S'il vit encore, comment a-t-il été élevé?... C'est le fruit d'une amourette de jeunesse...

JOANNA.

Seigneur Truxillos, détrompez-vous. Maria Roberti était une charmante personne, d'une famille honnête; elle possédait mille talents, mille vertus, et...

BORELLO.

Et votre oncle l'eût certainement épousée; mais ses parents, un riche mariage, l'ordre de son père, il fallut obéir.

JOANNA.

Frappée de ce coup terrible, Maria voulut sans doute cacher son enfant et son malheur à tous les yeux... Le jour même du mariage de M. le comte, elle disparut; votre oncle ne s'en est jamais consolé.

TRUXILLOS.

Je ferai tout pour soulager ses peines; ce fils ne vit plus, (à part) je l'espère du moins. (Haut.) Toutes les démarches que l'on a faites, ont été vaines, toutes les lettres sont restées sans réponse, et...

JOANNA.

A propos de lettre, j'en ai reçu une ce matin pour M. le comte:

TRUXILLOS.

Une lettre pour mon oncle! qui vous l'a remise?

JOANNA.

Un muletier en passant. (*Elle va la chercher dans l'armoire.*)

TRUXILLOS.

De qui la tenait-il?

JOANNA.

Il ne l'a point dit; mais depuis que les communications sont interceptées, les courriers n'arrivent plus, et l'on a recours à toutes sortes de moyens. Probablement la date de cette lettre est déjà ancienne, car le muletier a été obligé de faire bien des détours pour échapper aux brigands étrangers.

TRUXILLOS, *qui a pris la lettre, à part.*

Que vois-je!... elle porte le timbre du Tyrol! (*Haut.*) N'oubliez pas, Joanna, ce que je vous ai recommandé. Si vous receviez encore des lettres par cette voie, ne les envoyez pas au château; je viendrai de temps en temps vous voir, et je les prendrai moi-même.

BORELLO.

Tu entends ça, ma sœur?

JOANNA.

Oui, oui, vous me l'aviez dit avant votre départ; mais cependant si monsieur votre oncle...

TRUXILLOS.

Ne craignez rien, ma bonne; ce que j'en fais, c'est par attachement pour lui; il pourrait recevoir quelques fâcheuses nouvelles, et mon intention est de les lui épargner... Il faut être prévoyant.

BORELLO.

C'est très-bien, ça.

TRUXILLOS.

Borello, va voir un peu ce qui se passe au dehors; et si je puis, sans trop de danger, continuer ma route jusqu'au château.

BORELLO.

J'y vais, seigneur.

JOANNA.

Mon Dieu! moi qui n'offre pas seulement un siège.....

Monseigneur, prenez donc la peine de vous asseoir; vous devez avoir besoin de repos. Je vous demande bien pardon si je m'absente un moment; mais mon fils n'est pas rentré, et je suis si inquiète...

TRUXILLOS.

Ma bonne Joanna, je ne veux vous gêner en rien.

SCÈNE IV.

TRUXILLOS, *seul*.

Les voilà partis!... Je puis enfin prendre connaissance du contenu de cette lettre... (*Après avoir regardé de tous côtés, il ouvre la lettre et lit*: « Monsieur le Comte, les renseignements qu'on vous avait donnés étaient justes. » (*Il regarde la signature.*) Le bourguemestre de Klausen!... (*Il continue.*) « Une femme sicilienne, sous le nom de madame « Roberti... » C'est elle!... « est venue, il y a environ quinze « ans, s'établir avec son enfant à Klausen. » La voilà donc découverte!... Ah! que je me félicite d'avoir soustrait cette lettre à mon oncle!... Poursuivons: « Cette femme intéressante n'ayant d'autre ressource que le travail de ses mains, « a tout sacrifié à l'éducation de son fils. Il y a six ans qu'elle « mourut... » Elle est morte!... « Il y a six ans qu'elle « mourut généralement regrettée de tous ceux qui la connaissent. Son fils... » Ah! voyons!... « Son fils, obligé d'embrasser la carrière des armes, sert dans le régiment de « Fersen. » Que n'a-t-il suivi la mère! « Il s'est attiré, par sa « conduite, l'estime de ses camarades; par sa bravoure, l'attention de ses supérieurs; et par son dévouement et son « exactitude, l'amitié et la protection du major Ruding qui a « pour lui la tendresse d'un père. » Il existe donc encore!... Ah! si jamais mon oncle savait... tout serait perdu pour moi!... Où diable a-t-il été prendre cet accès d'amour paternel?... Qui? moi, je verrais s'échapper cet héritage que je convoite depuis si long-temps, et que j'ai bien payé par tant de dégoûts et d'ennuis... Non, je ne lâcherai pas ma proie. Si ce cher cousin se présentait jamais! malheur à lui!... Mais où vais-je me créer des chimères... les Allemands auront bientôt abandonné cette île, et mes mesures sont si bien prises que mon oncle se fatiguera de ses vaines recherches. Allons, Truxillos, de la persévérance, et l'héritage est à toi.

SCÈNE V.

TRUXILLOS, BORELLO, *ensuite* FRITZ et JOANNA.

BORELLO, *entrant vivement.*

Seigneur, les passages sont encore libres, mais il faut vous hâter; nos gens ont été battus, et l'ennemi approche.

TRUXILLOS.

Est-il en force?

BORELLO.

Que trop!... les plus belles troupes que j'aie encore vucs... elles font partie du régiment de Fersen.

TRUXILLOS.

Comment dis-tu? de Fersen?

BORELLO.

Oui, seigneur, de Fersen. Un régiment nouvellement débarqué pour protéger la retraite des Allemands.

TRUXILLOS, *à part.*

Je ne me trompe pas; c'est celui que la lettre...

BORELLO.

Ils ont perdu quelques hommes dans le combat qui vient d'avoir lieu. Un de leurs officiers a, dit-on, été blessé; les soldats sont furieux, et je craindrais qu'ils ne vous fissent un mauvais parti s'ils vous apercevaient.

TRUXILLOS, *troublé.*

Je pars.

(*On entend du bruit au dehors et l'on voit, sur le pont, Fritz, que Joanna veut empêcher d'entrer.*)

FRITZ, *au dehors.*

Eh! je vous dis que j'entrerai! Il me faut des secours pour mon maître, que vos coquins de paysans ont manqué d'assassiner.

BORELLO, *baissant la voix.*

C'est un domestique; il est seul: vous n'avez rien à craindre.

FRITZ, *entrant, toujours retenu par Joanna.*

Ah çà! vous êtes donc sourde? je vous répète que mon maître va venir ici avec le major Ruding.

TRUXILLOS, *à part.*

Quel nom a-t-il prononcé!

BORELLO, à *Truxillos*.

Allez-vous-en.

FRIE.

Je suis chargé d'indiquer les logemens, et, attendu que votre moulin est la seule habitation que j'aie aperçue aux environs, je lui ai donné la préférence.

JOANNA.

Bien obligé.

TRUXILLOS, à *part*.

Ah ! toutes mes craintes se renouvellent !

FRIE.

Songez à ne pas faire la moindre résistance ; nous sommes en force.

BORELLO, à *Truxillos*.

Partez donc.

TRUXILLOS, *bas* à *Borello*.

Il faut que je te parle avant de rentrer au château ; trouve-toi donc, dans deux heures, près de l'ancien aqueduc.

BORELLO.

J'y serai.

(*Il continue à parler bas à Truxillos, tout en le conduisant jusqu'à la porte du moulin ; enfin Truxillos s'éloigne.*)

SCÈNE VI.

BORELLO, FRITZ, JOANNA.

FRIE, qui s'est assis.

Allons, voyons, la petite mère, ne faites pas de façons. Où sont les provisions ? où est le pain ? où est le vin ? où est le jambon ?

JOANNA.

Où sont les ducats ?

FRIE.

Pourquoi faire ? tout ce qui est ici m'appartient.

JOANNA.

Ah !

FRIE.

Les poules, les oies, les moutons, les canards.

JOANNA.

Ah !

FRIEZ.

Toutes les bouteilles , quand elles sont pleines.

BORELLO, qui est revenu en scène.

Diab!e!

FRIEZ, continuant.

Tout ton argent, si tu en as.

BORELLO.

Rien que ça?

FRIEZ, à Borello.

Et ta femme, si elle est jolie.

BORELLO.

Ecoute, l'ami, il est fort heureux pour toi que je te regarde comme un fou, sans cela tu serais déjà mort.

FRIEZ.

Qu'est-ce qu'il dit donc? crois-tu que je suis venu en Sicile pour me faire tuer? Je ne me bats pas, moi, pas si sot! Je ne suis pas soldat, mais si vous vous avisez de me faire la moindre insulte, vous aurez à faire au capitaine Ferdinand, mon maître, qui va venir avec le major Ruding, et qui, tout blessé qu'il est, vous corrigera d'importance si vous osez mettre la main sur moi.

BORELLO, à lui-même.

Morbleu!

FRIEZ.

C'est déjà bien assez qu'on ne me donne partout ici que de l'huile en place de beurre, et des pistaches pour des pommes de terre. Le beau régal pour le conquérant de la Sicile!

JOANNA.

Vous?

FRIEZ.

Oui, moi. Conquérant à la suite, il est vrai; car je marche habituellement avec les bagages; mais je n'en suis pas moins sur les contrôles de l'armée; j'ai ma part de gloire et ma ration de vivres tout comme si j'étais un héros. Quant à ma paie...

BORELLO.

Je m'en chargerai si tu veux.

FRIEZ.

Toi? mille escadrons, mille bombes! mille tonnerres! si je savais que tu en eusses seulement la pensée... (Borello croise les bras et le regarde avec pitié.) C'est une chose unique, il

n'a pas peur. Ecoutez, mes amis, il vaut toujours mieux s'arranger à l'amiable ; vous me paraissez de bonnes gens ; et si vous me donnez tout ce que vous avez, je vous prends sous ma protection.

BORELLO.

Il n'y a plus rien à donner ici ; on a déjà tout pris.

FRITZ.

Bah ! bah ! vous en dites tous autant.

JOANNA.

Nous n'avons plus rien, vous dit-on, et nous sommes faits aux menaces.

FRITZ.

Tout doux, tout doux, la belle hôtesse ; vous voulez paraître plus méchante que vous ne l'êtes, et pour vous faire voir que je n'en crois rien, il faut, morbleu, que je vous embrasse.

JOANNA, tirant son poignard.

Trois pas en arrière !

FRITZ.

Tu Dieu ! quelle vertu ! (*Apercevant Borello qui a aussi la main sur son poignard, et reculant vers le fond.*) Et lui aussi... diable!...

BORELLO.

Allons, sors d'ici.

FRITZ.

Moi !

BORELLO.

Sors, te dis-je ; il y a trop long-temps que je supporte ta présence.

FRITZ.

Mais, mon brave homme...

BORELLO.

Pas un mot de plus, ou par la mort!...

FRITZ, se plaçant contre la porte.

Eh bien ! non, je ne sortirai pas. (*A part.*) Voilà mon maître. (*Haut.*) Il ne sera pas dit que le brave Fritz aura reculé d'un pas.

BORELLO.

Misérable !

JOANNA.

On vient : sois prudent !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RUDING, FERDINAND, *il est blessé au bras gauche*, SOLDATS.

FERDINAND, *au major qui lui donne le bras.*

Combien je vous remercie, M. le major, des soins que vous me donnez.

RUDING.

Dans notre métier, mon cher Ferdinand, c'est à charge de revanche.

FERDINAND.

Je suis destiné à tout vous devoir ; vous venez encore de me sauver la vie.

RUDING.

Je n'ai pas eu grand mérite : ces brigands n'attaquent jamais que les gens isolés ; ils ont pris la fuite à mon approche ; mais j'espère que le détachement de nos soldats, qui est à leurs trousses, nous en rendra bon compte, et qu'on nous ramènera surtout ce jeune audacieux qui t'a tiré son pistolet à bout portant.

JOANNA, *à Borello à part.*

Un jeune homme !... Entends-tu ?... pourvu que...

BORELLO, *bas.*

T'ais-toi... si c'était lui, il ne l'aurait pas manqué.

RUDING, *à Ferdinand.*

Tu souffres, n'est-ce pas ? Il faut pourtant espérer que cette blessure ne sera rien.

FERDINAND.

Je ne la crois pas dangereuse.

RUDING.

Allons, assieds-toi.

FRITZ, *avançant une chaise.*

Voilà.

RUDING, *aux meuniers.*

Et vous, apportez-nous quelque chose pour le remettre et moi aussi.

BORELLO , *bas à Joanna.*

C'est un ennemi de la Sicile ; dis que tu n'as rien.

FERDINAND , *à Borello.*

Mon ami , un verre de vin , je vous en prie.

FRITZ.

Et du meilleur.

JOANNA.

Je n'en ai ni bon ni mauvais ; tant de gosiers desséchés ont déjà passé par ici , que . . .

FERDINAND.

Songez que dans l'état où je suis . . .

BORELLO.

Ce qui était dans la cave a été bu , et ce qu'ils n'ont pu boire , ils l'ont fait couler. Le raisin même n'a pas été épargné ; des houlans ont bivouaqué dans nos vignes , et ils ont arraché les ceps pour en faire du feu.

RUDING.

Vos plaintes sont justes ; mais vous ne devez pas confondre de braves militaires , qui servent fidèlement leur prince et leur pays , avec ces misérables inaradeurs que toutes les armées traînent à leur suite , et qui déshonorent la noble profession de soldat.

FERDINAND.

Je ne veux rien pour rien ; vous serez bien payés.

BORELLO.

Avec de l'argent de Sicile , n'est-il pas vrai ?

RUDING , *à Ferdinand.*

Camarade , je vois que tu n'as pas encore appris la langue qu'il faut parler aux gens qui n'entendent pas raison. Monsieur le meunier , le diable vous emportera , si dans cinq minutes vous ne nous procurez pas du vin.

BORELLO , *lui tournant le dos.*

Je ne suis pas de la maison.

RUDING.

Allons , marche , et ne te le fais pas dire deux fois.

BORELLO , *à part.*

S'ils ne boivent que le vin que je leur apporterai , ils attendront long-temps. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté BORELLO.

RUDING, à Joanna.

Et vous, madame l'hôtesse, qu'allez-vous me donner à manger ?

JOANNA.

Tout ce que vous pouvez espérer de quelqu'un qui n'a rien... Si ces messieurs ont apporté quelque chose, je l'apporterai volontiers...

RUDING.

Il ne s'agit pas de cela.

FERDINAND.

Vous trouverez bien encore une couple d'œufs.

JOANNA.

Où il n'y a plus de poules, il ne saurait y avoir des œufs.

FERDINAND.

Avec de l'argent et de bonnes paroles...

JOANNA.

Nous connaissons cela ; quand vous me donneriez un ducat pour chaque œuf, demain il viendrait de vos camarades qui me prendraient vos ducats.

FRITZ.

Chut !... écoutez... voilà une poule qui cloquette ; elle a manqué à la consigne, celle-là.

RUDING.

Allons, Fritz, allons, mon brave, fais preuve de vaillance.

FRITZ.

Madame l'hôtesse, montrez-moi les nids, ou je tords le cou à toutes vos poules.

JOANNA, à part.

Maudites gens !

FRITZ.

Allons, allons, suivez-moi, ou point de quartier ; je les passe toutes au fil... de la broche.

JOANNA.

Je t'arracherai plutôt les yeux !

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

RUDING, FERDINAND.

FERDINAND.

Qu'il est cruel d'être forcé d'user de toutes ces rigueurs!

RUDING.

C'est le seul moyen d'obtenir quelque chose, et cette sévérité même importe à notre sûreté personnelle.

FERDINAND.

Ils sont exaspérés... Ne vous étonnez pas, M. le major, de l'intérêt qu'ils m'inspirent; ma mère n'était-elle pas leur compatriote? moi-même, qui peut me dire que je ne suis pas né en Sicile, et que ce sort cruel, qui n'a jamais cessé de me poursuivre, ne me force pas aujourd'hui à porter les armes contre ma patrie?

RUDING.

Quelles diables d'idées vas-tu te mettre en tête? Ta patrie, c'est la terre qui t'a adopté; ton souverain est celui qui a récompensé ton courage et qui t'a donné un rang honorable dans la société. Du reste, que la guerre soit juste ou non, cela ne te regarde pas plus que moi; nous sommes tous deux soldats: on nous commande, nous obéissons, et c'est à cela que se borne notre devoir.

FERDINAND, avec un soupir.

Ah! mon ami!

RUDING.

Serait-ce là le motif de cette mélancolie que, depuis quelque temps surtout, je remarque en toi? C'est impossible. Je soupçonne plutôt que tu es assez fou pour t'occuper encore du malheur de ta naissance. Voyons, Ferdinand, parle: as-tu fait quelque fâcheuse découverte?

FERDINAND.

Non, ma mère a emporté son secret dans la tombe. Je ne sais rien, sinon qu'elle fut bien malheureuse; que je n'ai jamais reçu les embrassemens d'un père, et que je suis condamné à traîner dans ce monde la honte d'une naissance illégitime.

RUDING.

La honte! à ceux qui t'en feront un reproche, tu répondras avec la pointe de ton épée. C'est un préjugé barbare que celui

qui punit les enfans des fautes de leur père. N'es-tu pas le plus brave officier du régiment, l'exemple de tes camarades, l'ami, le fils adoptif du major Ruding? Eh! morbleu, ces titres en valent bien d'autres!

FERDINAND.

Ah! mon ami, si vous saviez...

RUDING.

Eh bien! voyons, confie-moi tout; dis-moi ce qui t'afflige, si tu as des chagrins, n'est-il pas juste que j'en prenne ma part?

FERDINAND.

Oui, je vais vous ouvrir mon cœur. Il n'est pas en votre pouvoir de faire cesser mes peines; mais votre tendre amitié saura du moins en adoucir l'amertume.

RUDING.

A la bonne heure, donc. Je t'écoute.

FERDINAND.

Depuis le jour où j'ai perdu ma mère, vous avez recueilli le pauvre orphelin; vos soins, vos bienfaits m'ont appris la reconnaissance, et mon cœur, ouvert aux plus doux sentimens, ne pouvait éviter de connaître l'amour.

RUDING.

Nous y voilà!

FERDINAND.

Une mission secrète vous avait éloigné de Vienne. Pendant votre absence, je fus introduit chez la marquise de Montréal, veuve d'un noble Sicilien, que la poursuite d'un procès important avait amenée dans la capitale.

RUDING.

J'en ai entendu parler.

FERDINAND.

C'est là que je vis sa fille, son Emma, dont les grâces et la beauté attachaient tous les regards. Je la vis et je l'aimai. Long-tems je combattis cette passion irrésistible; mais j'étais tous les jours auprès d'elle; je m'enivrais chaque jour du bonheur de la voir!... Enfin, j'osai parler, et j'appris que mon amour n'était pas dédaigné. « Confiez-vous sans crainte à ma mère, me dit un jour celle que j'adorais, elle me chérit au delà de toute expression, et sacrifiera tout à l'espoir de me voir heureuse; « oui, fussiez-vous sans fortune, si votre naissance est hono-

« rable, vous êtes sûr d'obtenir la main de votre Emma. » Ah! mon ami, quel coup de foudre! A ces mots, mes yeux furent dessillés; toutes mes illusions disparurent; l'affreuse vérité se montra toute entière. Seul, sans nom, sans naissance, je rougis de moi-même, et, me sacrifiant, au repos d'une famille estimable, je renfermai, au fond de mon âme, mon secret, ma honte et mon désespoir. Je partis et je ne les revis plus. Hélas! en prenant cet empire sur moi-même, que n'ai-je pu éteindre mon amour! mes efforts n'ont fait que l'accroître encore. Je l'aime plus que jamais et ne vois point de terme aux malheurs d'une vie que le Ciel ne m'accorda que dans sa colère!

RUDING.

Pauvre Ferdinand! le conseil que te donnait cette jeune personne était bon; pourquoi ne l'avoir pas suivi?

FERDINAND.

Pouvais-je révéler ma honte?

RUDING.

Allons, tout n'est pas désespéré; ta mère était Sicilienne, et qui sait? le Ciel ne l'a peut-être conduit dans ce pays que pour t'y faire retrouver l'auteur de tes jours.

FERDINAND.

Vous oubliez que j'ignore jusqu'à son nom!

RUDING.

C'est vrai. Diable! voilà une difficulté à laquelle je ne songeais pas. N'importe, je verrai ta marquise; un acte d'adoption n'est pas une chose si difficile à faire, et j'ai, dans mes papiers, certain titre de baron qui peut aplanir bien des obstacles. Console-toi, mon ami, nous chercherons ton Emma, nous la trouverons, et, morbleu! tu l'épouseras.

FERDINAND, *se jetant dans ses bras.*

Ah! mon bienfaiteur!... mon père!

SCÈNE X.

LES MÊMES, FRITZ, BORELLO, JOANNA, TONIO,
conduit par des soldats.

FRITZ, *accourant.*

Le voilà! le voilà! nous l'avons, nous le tenons!

RUDING.

Qui?

FRITZ.

Ce jeune bandit, qui voulait tuer mon maître, et qui l'a blessé d'un coup de pistolet.

FERDINAND.

Oui, c'est lui. Que t'avais-je fait pour attaquer mes jours avec tant de fureur?

TONIO.

Je suis Sicilien et vous êtes un ennemi de ma patrie.

RUDING.

Misérable! si je m'en croyais... sais-tu qu'il y va de ta vie?

TONIO.

J'en ai fait le sacrifice.

RUDING.

Eh bien! subis ton sort.

JOANNA.

Grâce! grâce! c'est mon fils, mon fils unique!

RUDING.

Obéissez, soldats!

JOANNA, à genoux.

Prenez pitié d'une mère au désespoir.

BORELLO.

Joanna, que fais-tu? n'espère pas les attendrir. De la fermeté, ce garçon a fait son devoir.

RUDING.

Son devoir!

BORELLO.

Oui, le devoir de tout honnête homme est de délivrer son pays; s'il ne réussit pas, Dieu prend l'intention pour le fait, et sa récompense est là-haut.

RUDING.

Eh bien! mille bombes! qu'on le mène à la mort!

JOANNA.

Ah! monsieur, je vous en supplie!...

FERDINAND.

Je lui pardonne le mal qu'il a voulu me faire, et quand je vous demande sa grâce, cher major, j'espère que vous ne me la refuserez pas.

BORELLO, à part.

Il se pourrait !

RUDING, à Ferdinand.

Et lui aussi ! ne vois-tu pas les dangers de ta faiblesse ? ils te puniront de ta bonté pour eux.

FERDINAND.

Je ne veux point avoir sa mort à me reprocher, et je ne souffrirai pas qu'on punisse ce jeune homme d'une action que, peut-être, j'aurais faite à sa place. Major, je vous demande la vie pour lui.

RUDING.

Tu le veux ? soit, qu'il soit libre.

JOANNA, embrassant Tonio.

Mon fils !

BORELLO, à part.

Ils l'épargnent !...

JOANNA, tombant aux pieds de Ferdinand.

Ah ! monsieur !...

BORELLO.

Point de bassesse.

JOANNA.

Ne suis-je pas mère ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, UNE ORDONNANCE.

L'ORDONNANCE, à Ruding, lui donnant un paquet.

M. le major, de la part du général.

RUDING.

Donne...

(Borello, Joanna, Tonio et les soldats se retirent dans le fond.)

RUDING, après avoir parcouru l'ordre.

Encore ces scélérats qui ont assassiné plusieurs des nôtres ! Oh ! morbleu ! je ferai tant que je découvrirai les coupables, et ils paieront cher les cruautés qu'ils commettent chaque jour. (Il reprend sa lecture.) Ah ! diable !

FERDINAND.

Qu'y a-t-il donc, cher major ?

RUDING.

Je reçois l'ordre de me porter à l'instant, à quatre milles en arrière, avec tous nos gens, pour protéger un convoi. Te sens-tu la force de m'accompagner?

FERDINAND.

Cela me serait impossible.

FRITZ, *à part.*

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il va s'en aller sans nous!

RUDING.

Je ne voudrais cependant pas te laisser ici.

FRITZ, *de même.*

Je le crois bien.

FERDINAND.

Qu'ai-je à craindre?

FRITZ, *de même.*

Il le demande!

RUDING.

Au fait, le service que tu viens de rendre à cette meunière... Promets-moi du moins d'être prudent.

FERDINAND.

De la prudence pour une vie à laquelle je dois tenir si peu!

RUDING.

N'oublie pas qu'elle appartient à l'Etat, à ton ami.

FERDINAND.

Eh bien! je vous le promets.

RUDING, *aux paysans.*

Approchez, vous autres. Je confie cet officier à vos soins; songez que vous lui devez la vie de votre fils; songez qu'il est mon meilleur ami; que dans quelques heures je serai de retour, et que, si j'apprenais qu'on lui eût fait la moindre insulte, pas un de vous n'échapperait à ma vengeance.

FRITZ.

Recommandez-moi aussi, M. le major, je vous en prie.

RUDING.

Allons, Ferdinand, puisque le devoir l'ordonne, il faut nous séparer. Au revoir. Eh! morbleu, bannis cette mélancolie, et que l'espoir te fasse conserver des jours que le Ciel réserve à ton bonheur et à l'amour de ton Emma... Sans adieu. (*Aux soldats.*) Et nous, en route.

SCÈNE XII.

FERDINAND, FRITZ.

FERDINAND.

Ah ! combien j'ai besoin de le croire ! oui, je vivrai pour elle.

FRITZ.

Monsieur, est-ce que nous allons tout-à-fait rester ici ?

FERDINAND.

Il le faut bien.

FRITZ.

Ah ! il le faut bien... Il est vrai que nos hôtes ont des mines si engageantes... quoique peut-être nous ne trouverions pas mieux ailleurs. Tenez, monsieur, j'aimerais autant ne loger nulle part.

FERDINAND.

Tu vois donc que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de rester ici.

FRITZ.

Si j'étais à votre place, je ne demeurerais pas une minute dans cette maudite maison ; tous ces gens-là vous ont des yeux, des airs, des poignards...

FERDINAND.

Poltron !

FRITZ.

Soit. On appelle souvent poltronnerie, dans un pauvre diable comme moi, ce qu'on nomme prudence chez les gens plus huppés ; le mot ne fait rien à la chose : chacun tient à sa petite personne. Que voulez-vous ? la poltronnerie, c'est ma prudence à moi, et je suis très-prudent, infiniment prudent.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JOANNA.

(Elle entre avec une sorte de mystère ; elle cache quelque chose sous son tablier et referme la porte.)

JOANNA, *découvrant son tablier.*

Monsieur, je vous apporte mes derniers coups et une vieille

bouteille de vin qui était bien cachée. Vous avez eu pitié de mon fils, la mère ne doit point vous oublier.

FERDINAND.

Eh bien ! Fritz ?

FRITZ.

Prenez-y garde, monsieur, les œufs sont empoisonnés.

FERDINAND, *riant.*

Oui, à travers la coquille.

FRITZ.

Monsieur, dans ce pays-ci on donne du poison aux poules pour qu'elles pondent des œufs empoisonnés.

FERDINAND, *donnant une bourse à Joanna.*

Je vous remercie, bonne femme.

JOANNA, *refusant.*

Ah ! monsieur, que faites-vous ?

FERDINAND.

Oui, vous avez raison, ce n'est point avec de l'argent qu'on paie un pareil service.

JOANNA.

Je ne serai jamais quitte envers vous.

FRITZ, *à son maître qui prend un œuf et se dispose à le manger.*

Quoi ? monsieur, tout de bon, vous oseriez ?..

FERDINAND.

Laisse-moi en repos.

FRITZ.

Mon pauvre maître !... je vous aime trop pour vouloir vous survivre. (*Il prend un œuf de chaque main et les avale.*)

FERDINAND, *se versant à boire.*

Allons, à de meilleurs temps !

JOANNA.

Que Dieu nous les accorde !

FRITZ.

Il ne veut pas en réchapper... et dans mon désespoir...
(*Il se verse un verre de vin.*) Vous permettez, monsieur ?
(*Il boit. Se versant un second verre après avoir exprimé qu'il est bon.*) Pourvu que ce ne soit pas le dernier de ma vie.

JOANNA, *à Ferdinand.*

Monsieur, pour vous prouver que je n'oublie pas que vous

avez sauvé mon fils, j'ai un bon avis à vous donner. Ne passez pas la nuit dans cet endroit.

FRTZ.

Nous y voilà ! que vous avais-je dit ?

JOANNA.

Vous êtes resté seul ici, et il y a tant d'exaspération ! Les mères qui ont perdu leurs enfans, viendraient elles-mêmes mettre le feu à mon moulin pour vous en faire sortir.

FRTZ.

Ah ! monsieur, je crois déjà sentir la fumée !

FERDINAND.

Je serais désespéré que ma présence vous causât quelque dommage ; mais je suis blessé, je ne puis entreprendre une longue marche ; dites-moi où je pourrai trouver un gîte dans le voisinage.

JOANNA.

Écoutez, Vous longerez d'abord l'étang et vous trouverez à droite un sentier qui mène dans la vallée ; vous le suivrez jusqu'à une petite chapelle, et là, tournant à gauche, vous apercevrez à travers les arbres un beau château... c'est celui de M. le comte de Torrelli, notre vieux seigneur... Il n'aime pas trop les gens de votre nation ; mais il a chez lui une demoiselle pieuse et bienfaisante ; si elle s'intéresse à vous, vous êtes sauvé.

FERDINAND.

Eh bien ! Fritz, prends les devans pour m'annoncer.

FRTZ.

Tout seul ? où, monsieur ? d'abord l'étang, la vallée à droite, le sentier à gauche, les petits arbres à travers la chapelle, le château ; il y a de quoi se donner au diable, je me perdrais mille fois.

FERDINAND, à Joanna.

Pourriez-vous me procurer un guide ?

JOANNA.

Mon fils vous conduira. (*Elle appelle.*) Hé ! Tonio ! Tonio ! viens.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BORELLO, TONIO.

BORELLO.

Que veux-tu ?

(27)

JOANNA.

Monsieur veut aller au château de notre vieux seigneur ;
Tonio va lui montrer le chemin.

BORELLO.

Soit, s'il veut se fier à lui.

FERDINAND.

Pourquoi pas ?

JOANNA.

Monsieur vient de lui sauver la vie.

BORELLO.

Nous n'y attachons aucun prix tant que vous serez en Sicile.

FERDINAND.

Parle, garçon, serai-je en sûreté avec toi ?

TONIO.

Je ne vous veux pas de mal, moi ; mais si d'autres...

FERDINAND.

Eh bien ! je suis armé ; nous sommes trois et nous nous
défendrons. (*Il prépare ses pistolets.*) Allons, marche.
(*Tonio se dirige vers la porte.*)

FERDINAND.

Adieu. Ne me maudissez pas.

BORELLO, à part.

Ah ! si le Ciel exauçait nos malédictions !

JOANNA.

Il a sauvé mon fils ; je vais prier pour lui !

(*Ferdinand sort précédé de Tonio et tenant toujours ses
pistolets. Fritz le suit en tremblant.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente un riche salon ouvert sur les jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

EMMA, SUZANNA, PAYSANS et PAYSANNES.

(Les paysans font retentir les cris de vive la Sicile! Ils parcourent les jardins, cueillent des fleurs, des branchages et expriment une joie bruyante. Suzanna paraît et semble chercher quelqu'un avec inquiétude; elle fait un mouvement de joie en voyant entrer Emma; toutes deux viennent sur l'avant-scène, tandis que les villageois se dispersent et s'éloignent.)

SUZANNA.

Ah! signora, je vous cherchais.

EMMA.

Je ne pouvais quitter le comte, et, dans ce moment encore, nous n'avons qu'une minute; il suit mes pas. Hâte-toi de m'instruire... ce malheureux officier?...

SUZANNA.

Il a repris l'usage de ses sens; le valet qui l'accompagne a pausé sa blessure, et maintenant il se trouve beaucoup mieux.

EMMA.

Où est-il?

SUZANNA.

Toujours chez le concierge.

EMMA.

Il faut qu'il y reste encore, et surtout qu'il évite d'être aperçu. Dis-lui bien que ces hommes, dont les cris de joie pour-

raient exciter sa confiance, sont de malheureux Siciliens victimes des ravages de la guerre, et que le comte de Torrelli a recueillis dans son château pour les soustraire à la fureur des troupes ennemies; dis-lui qu'ils brûlent de se venger de leurs oppresseurs, et que sa vie serait en péril s'il paraissait à leurs regards. Dès que j'en trouverai l'occasion, je tâcherai d'obtenir pour lui la protection du comte; ce sera difficile, car il porte tant de haine aux Allemands...

SUZANNA.

Qu'il vous blâmera, j'en suis certaine, d'avoir reçu cet officier.

EMMA.

Le comte est si généreux!...

SUZANNA.

Oui, mais vous ne savez pas : son mauvais génie est de retour.

EMMA.

Truxillos?

SUZANNA.

Lui-même. Il n'a pas encore paru au château; mais je sais qu'il a été au Moulin des Etangs, et c'est lui surtout qu'il faut craindre pour votre protégé. Il trompe son oncle en se donnant un faux air de vertu, de bonté; mais c'est l'âme la plus atroce...

EMMA.

Que me dis-tu?

SUZANNA.

La vérité, signora, car je suis trop indignée pour pouvoir me taire. Apprenez que le seigneur Truxillos a employé tout le temps qu'il vient de passer hors du château à rassembler de malheureux paysans, à l'aide desquels il a commis, dans ces environs, les plus horribles assassinats.

EMMA.

Hélas! telle est la haine qu'on porte aux étrangers, que personne ici ne croirait devoir blâmer une telle conduite, et que le comte lui-même...

SUZANNA.

Monseigneur aime son pays, c'est naturel; mais il chasserait son neveu avec horreur s'il savait ce dont il est capable. Oh! c'est que vous ne pouvez vous en faire une idée!.....

Tenez, écoutez seulement ce que j'ai appris de Tonio, lorsqu'il a amené ici cet officier. Un pauvre soldat, séparé de ses camarades, et accablé de fatigue, avait cherché un asile au milieu des ruines d'une antique chapelle; à genoux près des débris de l'autel, il implorait le Ciel en faveur de sa mère!... eh bien! c'est dans ce moment qu'il a reçu la mort.

EMMA.

Et c'est Truxillos!...

SUZANNA.

Oui, signora.

EMMA.

Le monstre!

SUZANNA,

Jugez maintenant...

EMMA:

Le comte approche; silence. Retourne près de notre protégé, veille à ce que rien ne lui manque, et recommande-lui surtout la plus grande prudence.

SUZANNA.

Fiez-vous à moi. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

EMMA, LE COMTE, précédé et suivi de valets.

LE COMTE, aux valets.

Dites à mes vassaux que je partage les sentimens qui les animent. L'infant don Carlos est débarqué à Messine, et sa présence va faire cesser tous nos malheurs. Que tout ici prenne l'aspect de la joie; que le château du comte de Torrelli soit le premier où, sous les yeux même de l'ennemi, de vrais Siciliens aient osé célébrer la délivrance de leur patrie. Allez.

(*Les valets sortent.*)

LE COMTE, à Emma.

Te voilà, mon enfant?... ma joie te surprend sans doute; mais j'espère que tu ne refuseras pas de la partager, car, en devenant ma fille d'adoption, tu es aussi devenue Sicilienne.

EMMA.

Mon père!... (*A part.*) Si j'osais lui avouer...

LE COMTE.

Élevée en Allemagne, tu ne peux ressentir toute la haine que nous portons à ces soldats étrangers ; mais tu ne dois pas oublier que l'homme qui prit soin de ta jeunesse, que mon malheureux frère a péri sous les coups de ces barbares, et que tu ne pourrais sans ingratitude t'intéresser à leur sort.

EMMA, à part.

O mon Dieu ! s'il savait...

LE COMTE.

Ne le penses-tu pas comme moi ?

EMMA.

Sans doute. Cependant...

LE COMTE.

Eh bien ?

EMMA.

Mon père, laissez-moi ne songer aujourd'hui qu'au plaisir que j'éprouve en vous voyant délivré de cette sombre tristesse...

LE COMTE.

Délivré ! jamais, ma fille ! j'aime trop mon pays pour ne pas me réjouir de le voir affranchi du joug qui pesait sur lui depuis plus de vingt ans ; mais ce moment de bonheur passera comme l'éclair, et mes douleurs redeviendront plus vives que jamais.

EMMA.

Ma tendresse ne saurait-elle les adoucir ?

LE COMTE.

Je pourrais me consoler si je n'étais que malheureux : mais je fus coupable, et le remords doit empoisonner chaque instant de ma vie. J'ai sacrifié aux volontés de ma famille, à l'ambition, une femme à qui j'avais promis un amour éternel ; je l'ai forcée de me fuir ; peut-être a-t-elle péri dans la misère et les regrets !... peut-être mon fils...

EMMA.

Espérez que le Ciel daignera le rendre à vos vœux !

LE COMTE.

C'en est fait, je n'ai plus d'espérance ; toutes mes démarches ont été vaines, toutes mes lettres sont restées sans réponse ; il faudra que je meure sans avoir pu réparer le plus grand de mes torts.

EMMA.

Non, mon père; je ne puis croire que le Ciel n'exauce pas enfin vos ardentés prières; la paix va renaître, les communications vont redevenir libres; nous partirons, nous parcourrons ensemble l'Italie, l'Allemagne, la France, et nous ne prendrons plus aucun repos que vous n'avez pressé sur votre cœur ce fils, objet de tant de regrets et d'amour.

LE COMTE.

Chère Emma!

SCÈNE III.

BORELLO, TRUXILLOS, LE COMTE, EMMA.

BORELLO.

Monseigneur, je vous annonce le seigneur Truxillos.

EMMA.

Truxillos!

LE COMTE.

Qu'il soit le bienvenu.

TRUXILLOS.

Mon cher oncle, quel plaisir j'éprouve à me retrouver près de vous!

LE COMTE.

Mon ami, je suis charmé de te revoir.

TRUXILLOS.

Signora, me permettez-vous de vous offrir mon respectueux hommage?

EMMA, à part.

Ce que je viens d'apprendre me le rend encore plus odieux.
(Au comte.) Mon père, souffrez que je m'éloigne.

LE COMTE.

Pourquoi donc me quitter, mon enfant?

TRUXILLOS, bas à Borello.

Informe-toi si ce capitaine s'est présenté aux portes du château. (Borello sort.)

SCÈNE IV.

TRUXILLOS, LE COMTE, EMMA.

TRUXILLOS.

Je vous félicite, mon cher oncle, sur les changemens qui

se sont opérés dans ce château. Lors de mon départ, tout y était en proie à la tristesse, à la crainte ; maintenant tout y respire la joie et le bonheur.

LE COMTE.

C'est l'effet des heureuses nouvelles que j'ai reçues ; car j'espère qu'on ne m'a point trompé : l'infant don Carlos vient à notre secours ?

TRUXILLOS.

Rien n'est plus vrai, et déjà les troupes ennemies se replient en toute hâte, dans la crainte de voir couper leur retraite. Mais dans leur fuite précipitée, quelles horribles traces ne laissent-elles pas sur le sol de la patrie ! Vous-même, seigneur, quelles pertes n'allez-vous pas en éprouver ! je viens de parcourir vos domaines ; j'ai vu partout l'effroyable tableau des déprédations de nos ennemis ; j'ai entendu les cris de leurs victimes, et mon cœur s'est soulevé à la vue des horreurs qu'ils ont commises. Votre château d'Urbi a été pillé ; celui d'Olvar est devenu la proie des flammes ; vos métairies sont détruites ; vos troupeaux égorgés, et vos fermiers, dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, ont été chercher, au milieu des bois, un refuge contre la rage d'une soldatesque effrénée.

LE COMTE.

Ah ! tu rallumes ma colère en me retraçant leurs crimes !

TRUXILLOS.

Et pensez-vous que j'aie négligé d'accomplir vos intentions ? la haine qui vous dévore ne brûle-t-elle pas aussi dans mon sein ? ai-je pu voir vos propriétés ravagées sans éprouver comme vous le désir de la vengeance ?... non, mon oncle, et déjà plus d'un sanglant sacrifice a satisfait vos justes ressentimens. Suivi d'une troupe de vos vassaux, j'ai parcouru les chemins détournés de nos montagnes, et tous ceux des ennemis qui sont tombés entre nos mains ont payé de leur vie les crimes de leurs compatriotes.

EMMA.

Grand Dieu !

LE COMTE.

Tu frémisses, ma fille ? tu ne sais pas combien les passions ont de pouvoir sur les hommes nés dans ces climats brûlans ? tu ne sais pas que la vengeance est un besoin pour nous ?

EMMA.

O mon père ! vous , si bon , si généreux , vous connaissiez aussi cette affreuse passion !

LE COMTE.

Je l'avoue , et si , dans ce moment , un de ces brigands s'offrait à mes regards

EMMA , à part.

Il me fait frémir ! . . .

TRUXILLOS.

Et pourquoi les épargnerions-nous ? nous ont-ils épargnés lorsqu'ils étaient nos maîtres ? ne se sont-ils pas baignés mille fois dans le sang de nos concitoyens ?

LE COMTE.

Cesse , Truxillos , de nous retracer ces horribles images ; et puissions-nous bientôt , délivrés de ces scènes de meurtres , ouvrir enfin notre âme à de plus doux sentimens ?

TRUXILLOS.

Ce moment approche. Encore quelques jours et tous vos vœux seront accomplis. Alors , vivant tranquille au milieu des vassaux [dont vous êtes chéri , près de deux êtres qui vous devront leur bonheur , et qui s'uniront pour ne vous quitter jamais

EMMA , à part.

Que veut-il dire ?

LE COMTE.

Où , mes amis , tel est maintenant l'unique espoir de ma vie ! et puisqu'il m'est trop prouvé que jamais mon fils ne sera rendu à ma tendresse , ma fortune doit vous appartenir à tous deux. Emma , je t'ai nommée ma fille ; j'espérais que tu serais un jour l'épouse de mon fils ! . . . Sois celle de Truxillos.

EMMA , avec chaleur.

Moi ! . . Ah ! seigneur ! vous êtes mon bienfaiteur , mon père ; demandez-moi ma vie , je la sacrifierai sans regrets pour vous ; mais lui donner ma main , je ne puis y consentir.

TRUXILLOS.

Quoi ! signera ! . .

EMMA.

Pardonnez , Truxillos ; je ne suis qu'une pauvre orpheline à qui la générosité de votre oncle a daigné accorder un asile ;

je tiens tout de ses bontés, je le sais, et chaque jour j'en parle à Dieu dans mes prières; mais si le sort cruel me privait de mon second père, quand il me faudrait retourner, en mendiant, dans les lieux où s'écoula mon enfance, croyez bien que jamais je ne serais votre épouse.

TRUXILLOS.

Et quelle raison ?...

EMMA, *d'un ton ferme.*

Cherchez là dans la chapelle où le soldat pria pour sa mère.

TRUXILLOS, *à part.*

Qu'entends-je! comment sait-elle?...

LE COMTE.

Que veux-tu dire? réponds, Emma, j'exige que tu m'expliques... (*On entend un grand bruit.*) Mais, qui vient nous interrompre?... quel est ce bruit?

EMMA, *à part.*

Je tremble!

SCÈNE V.

BORELLO, FRITZ, TRUXILLOS, LE COMTE, EMMA,
PLUSIEURS VALETS.

BORELLO, *poussant Fritz, qu'il tient au collet.*

Avance, coquin.

EMMA, *effrayée à la vue de Fritz.*

Que vois-je?

FRITZ, *avec crainte.*

Je vous jure, monsieur, que je ne suis pas un coquin.

LE COMTE.

Cet uniforme!...

EMMA, *à part.*

Il est perdu!

TRUXILLOS, *bas à Borello.*

Borello, quel est cet homme?

BORELLO.

Le domestique d'un officier que j'ai vu ce matin au moulin de ma sœur. Je viens de le trouver qui rôdait dans le château, et j'ai cru devoir m'assurer de lui.

FRITZ.

Je vous prends à témoin que je n'ai pas fait la moindre résistance. (*À part.*) Il est vrai qu'il a le poignet d'une force. . .

LE COMTE.

Réponds, malheureux, et songe qu'il y va de ta vie si tu me caches la vérité.

FRITZ.

Du moment que vous vous expliquez comme ça, vous pouvez être sûr, monseigneur, que je n'ai pas la moindre envie de mentir.

LE COMTE.

Tu sers dans les troupes allemandes?

FRITZ.

Non, monseigneur. Mon maître sert dans les troupes allemandes, et moi je sers mon maître.

TRUXILLOS.

Tu n'es donc pas soldat?

FRITZ.

Du tout, mon bon monsieur; je n'ai même jamais eu envie de l'être. Je suis né à Prague; je me nomme Pierre Fritz; j'ai servi quelque temps dans l'administration des vivres, et comme on m'a ôté ma place parce que je m'étais trompé de quelques rations, je suis entré au service du capitaine Ferdinand, l'un des plus braves officiers du régiment de Fersen.

TRUXILLOS; *à part.*

Grand Dieu!

LE COMTE.

Que faisais-tu quand tu as été surpris par ce fidèle serviteur?

FRITZ.

Pas le moindre mal. J'avais raconté à votre concierge toutes les batailles auxquelles je me suis trouvé; il s'est endormi en m'écoutant; j'avais faim. . . c'est une maladie à laquelle je suis très-sujet; j'ai pensé que d'autres personnes m'écouteraient tout aussi poliment que le concierge, et comme ce qu'on a fait à la fumée de la poudre ne se raconte bien qu'à la fumée du rôti, il m'a pris envie de savoir où était la cuisine; j'ai donc laissé mon maître chez le. . . .

TRUXILLOS.

Ton maître!

(37)

EMMA, à part.

Malheureux Ferdinand!

LE COMTE.

Ton maître est aussi dans le château?

FRITZ.

Oui, monseigneur; est-ce que vous ne le saviez pas?

LE COMTE

J'ai peine à contenir mon indignation.

FRITZ.

Je ne m'étonne pas si l'on ne nous a rien offert; je disais aussi : comment se fait-il qu'un grand seigneur n'ait pas même la politesse de...

LE COMTE.

Et qui s'est permis de vous introduire chez moi?

FRITZ.

Dame! seigneur.....

LE COMTE.

Réponds : je veux connaître le téméraire...

FRITZ.

En ce cas, seigneur, interrogez cette jeune dame.

TRUXILLOS.

Se pourrait-il?

LE COMTE, lançant un regard sévère sur Emma.

Quoi! c'est vous!...

EMMA:

Oui, mon père. Cet officier me paraissait blessé dangereusement; la chaleur, la fatigue avaient épuisé ses forces; il s'était évanoui aux portes du château. Je n'ai pu supporter l'idée de le laisser périr, quand il fallait si peu de chose pour le rendre à la vie. J'ai donné l'ordre à Fabio de le transporter chez lui et de lui prodiguer tous les secours qui lui étaient nécessaires. Voilà mon crime. J'ai cru connaître assez votre cœur pour être sûre que vous m'approuveriez.

LE COMTE.

Et cependant vous m'avez caché cette action!

EMMA.

Je vous l'aurais avouée; mais jusqu'à ce moment...

LE COMTE.

C'est assez. Truxillos, que ces deux étrangers sortent à l'instant de chez moi.

EMMA.

Quoi ? vous ordonnez !...

LE COMTE.

Je le veux.

EMMA.

Mon père, avant de vous arrêter à une résolution si cruelle, veuillez m'entendre un instant, un seul instant.

LE COMTE.

Qu'espérez-vous ?

EMMA.

Ne me refusez pas, je vous le demande en grâce ; je vous en conjure au nom de ce fils que vous regrettez si vivement.

LE COMTE, *après un silence.*

Eh bien ! j'y consens ; mais renoncez à l'espoir de me fléchir en faveur des brigands qui ravagent ma patrie. Qu'on nous laisse seuls.

TRUXILLOS, *à part.*

Que va-t-elle lui dire ?

BORELLO.

Monseigneur, que ferai-je de cet homme ?

LE COMTE.

Qu'il soit gardé à vue jusqu'à ce que j'aie décidé du sort de son maître et du sien. Allez. (*Tout le monde sort.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, EMMA.

EMMA.

Mon père, je sens combien ma conduite doit vous paraître imprudente ; mais à vous seul je puis faire connaître les motifs qui m'ont fait agir, à vous seul, je puis avouer toute la vérité.

LE COMTE.

Parlez, Emma.

EMMA.

Ce n'est point uniquement par humanité que je me suis intéressée à ce jeune homme.

LE COMTE.

Tu le connaissais ?

EMMA.

Depuis long-temps. A l'époque où j'habitais Vienne, il s'était fait présenter chez ma mère ; il y venait souvent ; j'avais cru deviner son amour, avant qu'il eût osé m'en faire l'aveu, et... je le partageais en secret.

LE COMTE.

Et pourquoi n'a-t-il pas demandé ta main ?

EMMA.

Je ne saurais vous le dire. Un jour il m'écrivit une lettre dans laquelle il m'annonçait qu'il était forcé de renoncer à moi, et... je ne l'ai plus revu.

LE COMTE.

Quoi ! sans te faire connaître ses motifs ?

EMMA.

J'aimais autant que je me croyais aimée ; je vous laisse à penser combien je fus à plaindre. Hélas ! ce ne fut que le prélude des malheurs qui devaient fondre sur moi. Un même coup m'enlève ma fortune et ma mère ; j'étais sans parens, sans ressources ; votre frère eut pitié de ma triste situation ; il m'adopta et m'amena en Sicile ; vous savez comme il fut ravi à ma tendresse, et sans votre bonté...

LE COMTE.

Avant de mourir, il te plaça sur mon cœur, en te recommandant à mes soins et je lui fis le serment de ne jamais t'abandonner.

EMMA.

Maintenant jugez de ma douleur, en retrouvant à votre porte, et la visage déjà couvert des ombres de la mort, ce Ferdinand que j'avais tant aimé, que j'aime encore, malgré les peines que son inconstance m'a causées ! je n'ai pas été maîtresse des mouvemens de mon cœur, je n'ai vu que l'espoir de conserver ses jours, et j'ai compté sur la générosité de mon père pour lui accorder un asile.

LE COMTE.

T'a-t-il reconnue ?

EMMA.

Non. Je l'ai quitté avant qu'il n'eût repris l'usage de ses sens.

LE COMTE.

Penses-tu que l'espoir de te retrouver l'ait conduit en ces lieux ?

EMMA.

Comment pourrais-je le croire ? ne m'a-t-il pas abandonnée ?

LE COMTE.

Si je consens à le garder ici, me promets-tu de ne point paraître à ses regards ?

EMMA.

Je promets de me soumettre à tout ce que vous exigerez.

LE COMTE.

Tu te décideras donc à quitter le château ?

EMMA.

Moi, vous abandonner ! n'est-il pas d'autres moyens ?

LE COMTE.

Lesquels ?

EMMA.

Plutôt que de m'éloigner de ces lieux, je consentirais. . . .
Quand les troupes étrangères ont habité ce château, je suis restée.

LE COMTE.

En prenant les habits de Zénadin, mon esclave.

EMMA.

Eh bien ! le même déguisement ne pourrait-il me servir encore ? en colorant mes mains et mon visage, vous savez que j'ai le secret de me rendre méconnaissable à tous les yeux. Par ce moyen, je serais près de vous. . .

LE COMTE.

Et près du capitaine ! Écoute, Emma ; tu as refusé la main de mon neveu ; je ne te forcerai point à former des nœuds que repousserait ton cœur ; je pourrais même, tant je désire que tu sois heureuse, consentir à te voir devenir l'épouse d'un homme sans fortune ; mais jamais, tant que j'existerai du moins, tu n'appartiendras à l'un des ennemis de ma patrie ; jamais tu ne donneras le titre d'époux à l'un des brigands qui m'ont privé d'un frère et toi d'un protecteur ; si tu conserves l'espérance d'unir un jour ton sort à celui de Ferdinand, dès ce moment, tu dois renoncer à mon amitié.

EMMA.

Mon père, pourriez-vous croire?...

LE COMTE.

Jure-moi donc qu'il ne cessera point d'être un étranger pour toi; quoi qu'il puisse dire pour se justifier à tes yeux, jure-moi de ne jamais te faire connaître à lui.

EMMA.

Je vous le jure.

LE COMTE.

Je compte sur ta promesse, et le capitaine peut maintenant rester au château.

EMMA.

O mon père, que je vous remercie! Ferdinand, je n'aurai pas du moins à trembler pour tes jours!

(Elle baise la main du comte, et sort.)

SCÈNE VII.

LE COMTE, TRUXILLOS, ensuite les Paysans.

TRUXILLOS.

Pardon, je craignais de vous interrompre; mais vos vassaux réunis par vos ordres, attendent que vous leur permettiez...

LE COMTE.

Qu'ils viennent; je veux moi-même présider à leurs jeux et les animer par ma présence.

TRUXILLOS.

La signora Emma n'assistera-t-elle pas à cette petite fête?

LE COMTE.

Non, mais cela ne doit rien changer à mes projets. Accourez, mes amis, et que vos cris de joie parviennent jusqu'aux fuyards qui parcourent nos montagnes.

BALLET.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BORELLO.

BORELLO, *accourant.*

Ah! monseigneur, est-il vrai que vous ayez permis que cet étranger fût introduit au château?

LE COMTE.

Oui, et je te charge de veiller à ce que rien ne lui manque pendant le peu de jours qu'il doit passer ici.

TRUXILLOS.

Quoi ! mon oncle, vous avez consenti ?...

LE COMTE.

Je n'ai pu résister aux prières d'Emma.

TRUXILLOS.

Un ennemi de la Sicile !

LE COMTE.

Truxillos, un blessé n'est plus un ennemi... Mes enfans, les sentimens que vous m'avez exprimés sont ceux de véritables Siciliens, je veux que vous en receviez la récompense. Suivez-moi, venez sans crainte me confier les pertes que vous avez éprouvées ; c'est en relevant vos chaumières, que je veux célébrer à mon tour le bonheur que ce jour promet à la patrie.

TOUS.

Vive monseigneur ! (*Le Comte sort suivi des Villageois.*)

SCÈNE IX.

BORELLO, TRUXILLOS.

TRUXILLOS, à part sur l'avant-scène tandis que Borello regarde le comte s'éloigner.

Quel bonheur que j'aie pu m'emparer de cette lettre ! c'est dans le régiment de cet étranger que doit servir son fils ; le comte aurait voulu questionner son hôte, et il suffisait d'un mot peut-être pour détruire toutes mes espérances !

BORELLO, qui a descendu la scène lentement.

Eh bien ! seigneur, voilà donc cet Allemand installé dans le château ?

TRUXILLOS.

Mon oncle le veut.

BORELLO.

Ou plutôt la signora Emma.

TRUXILLOS.

Oui, je crois qu'elle protège ce militaire.

BORELLO.

Raison de plus pour que vous cherchiez à le perdre.

Comment ?

TRUXILLOS.

Il y a mille moyens.

BORELLO.

TRUXILLOS.

Ses camarades sont en force dans nos environs ; ne risquons-nous pas ?...

BORELLO.

Bah ! la vie d'un homme tient à si peu de chose ! n'a-t-il pas été trouvé mourant aux portes du château ? n'a-t-il pas une blessure que la fatigue a dû envenimer ? que la fièvre survienne , et c'est un homme perdu.

TRUXILLOS.

Au fait nous ne pouvons répondre...

BORELLO.

On n'aura pas le plus léger reproche à nous faire ; nous en aurons le plus grand soin. Une nourriture abondante et saine, des vins exquis que je lui servirai moi-même.

TRUXILLOS.

Je te comprends ; mais il faut avant tout que je parle à cet étranger , que j'en tire avec adresse quelques renseignements qui me sont nécessaires ; dès que j'y serai parvenu...

BORELLO.

Quand vous voudrez.

TRUXILLOS.

Oui , il faut que je le voie.

BORELLO.

Demandez-lui à combien de Siciliens il a donné la mort. Je ne me trompe pas, c'est lui qui s'avance.

TRUXILLOS.

Guidé par Zénadin.

BORELLO.

Ou plutôt par la signora Emma.

TRUXILLOS.

Quoi ! ce serait-elle ?...

BORELLO.

Oui , seigneur ; elle a repris ce déguisement , dans quel but ?... Je l'ignore ; mais voyez combien elle marque d'atten-

tions à ce maudit étranger ! Diable , leur conversation doit être tendre.

TRUXILLOS.

Je veux m'en assurer ; traverse ce cabinet et va m'attendre dans la galerie , je ne tarderai pas à t'y rejoindre.

BORELLO.

La vue de cet uniforme suffit pour exciter ma fureur !

TRUXILLOS.

Un mot de lui , et je te l'abandonne.
(Tous deux entrent dans le cabinet placé à droite.
Borello ne fait que le traverser ; mais Truxillos y reste.)

SCÈNE X.

FERDINAND , EMMA , sous le costume d'un esclave maure.

EMMA.

Entrez ici.

FERDINAND.

Ne pourrai-je voir ton maître et le remercier de l'hospitalité qu'il m'accorde ?

EMMA.

Je le lui demanderai , (*Avançant un fauteuil.*) Asseyez-vous.

FERDINAND , s'asseyant.

Y a-t-il long-temps que tu es au service de ce noble Sicilien ?

EMMA.

Depuis que j'ai quitté mon pays.

FERDINAND.

Et de quel pays es-tu ?

EMMA.

De Tunis.

FERDINAND.

Pourquoi es-tu en Sicile ?

EMMA.

Je serais volontiers resté dans ma patrie ; mais un homme sur l'affection duquel je comptais m'a abandonné.

FERDINAND.

Ton père ou ton frère ?

EMMA.

Il était l'un et l'autre, et plus encore. Je voyais en lui mon ami, mon protecteur; il avait juré de ne me quitter jamais!..

FERDINAND.

Et il a trahi son serment.

EMMA.

Hélas! oui.

FERDINAND.

Qui t'a amené en Europe.

EMMA.

Le frère de mon maître qui m'a vu dans ses voyages et qui a pris pitié de moi.

FERDINAND.

Je conçois facilement qu'il ait pu s'intéresser à ton sort. Tu as une voix si douce, si touchante!.. moi-même, j'éprouve un grand plaisir à t'entendre.

EMMA, *à part.*

Déjà ma voix a paru le frapper.

FERDINAND.

Approche: plus près, plus près encore. Comment tes parens ont-ils pu se séparer de toi?

EMMA.

Mes parens!.. je les ai perdus que j'étais bien jeune encore.

FERDINAND.

Pauvre enfant! Ce que tu me dis ne peut qu'ajouter à l'intérêt que tu m'inspires; car sous ce rapport je suis tout aussi à plaindre que toi.

EMMA.

Est-ce que monsieur est orphelin?

FERDINAND.

Plus malheureux que toi, peut-être; car je n'ai jamais eu le bonheur d'embrasser mon père. Elevé par ma mère dans une retraite obscure, au milieu des montagnes, je dois tout ce que je suis à la générosité d'un brave officier qui fut l'ami de ma jeunesse.

EMMA.

Monsieur est allemand?

FERDINAND.

Tout me porte à le croire; cependant ma mère était sicilienne,

et quand j'interroge les souvenirs confus de mon enfance, je crois me rappeler que mes premières années se sont écoulées sous un ciel plus doux que celui de l'Allemagne.

(*Caché dans le cabinet, Truxillos a écouté fort attentivement la première partie de cette scène. Lorsque Ferdinand a parlé de sa naissance, son attention a redoublé; à ce dernier aveu, il fait un geste terrible et s'éloigne doucement pour rejoindre Borello.*)

EMMA.

Vous n'êtes pas depuis long-temps en Sicile ?

FERDINAND.

Depuis à peu près quinze jours.

EMMA.

Vous avez dû vous apercevoir que les gens de votre nation ne sont pas aimés dans notre pays.

FERDINAND.

Je n'ai donné à personne le droit de me haïr.

EMMA.

La haine ne calcule point ; elle rend souvent injuste.

FERDINAND.

Ici du moins, je n'ai rien à craindre.

EMMA.

Un étranger doit être prudent pourtant.

FERDINAND.

Quel langage ! Tu penserais ?

EMMA.

Il y a dans le cœur du Sicilien le plus noble un désir de vengeance qui ternit souvent l'éclat des plus belles qualités.

FERDINAND, surpris.

Ainsi tu me conseilles ?

EMMA.

D'être toujours sur vos gardes.

FERDINAND.

Je te remercie, bon jeune homme ; je me fie à toi.

EMMA.

Oh ! tant que je vivrai, vous n'avez rien à craindre.

FERDINAND.

Qui peut donc t'inspirer tant d'intérêt pour moi ?

EMMA.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que je serais bien fâché qu'il vous arrivât le moindre mal.

FERDINAND.

Quel est ton nom ?

EMMA.

Zénadin.

FERDINAND.

Eh bien ! Zénadin, quitte cette maison, consens à t'attacher à moi, je t'emmènerai dans mon pays.

EMMA.

Qu'y ferais-je ?

FERDINAND.

Ici tu es esclave, sans doute ; près de moi, tu seras libre.

EMMA.

Libre !

FERDINAND.

Tu posséderas toute ma confiance toute mon amitié ; je ne t'abandonnerai jamais.

EMMA.

On me l'avait promis déjà !

FERDINAND.

Douterais-tu de ma parole ?

EMMA.

Vous êtes bien jeune ; on change facilement d'idée à votre âge. Non, j'aime mieux rester ici ; mon maître est bon pour moi et je ne partage ses affections avec personne.

FERDINAND.

Mais près de moi.....

EMMA.

Oh ! vous !.... quelque jour vous prendrez une femme.... Déjà peut-être en avez-vous une..... Elle me maltraitera, et.....

FERDINAND.

Rassure-toi, je ne suis point marié. (*Il soupire.*) Je ne me marierai jamais.

EMMA.

Jamais ! Pouvez-vous en répondre ?

FERDINAND.

Oui ; car j'ai dû renoncer à la seule femme que je puisse aimer.

EMMA, à part.

Qu'entends-je ! (*Haut.* Vous aimez..

FERDINAND.

Un ange de beauté, de vertu.....

EMMA.

Elle a donc rejeté vos vœux ?

FERDINAND.

Non ; j'ai reçu de sa bouche l'aveu de son amour pour moi ; mais les plus fortes raisons... le mystère de ma naissance... tout me défendait d'espérer à sa main, et plutôt que de lui faire partager les tourmens qui déchiraient mon cœur, j'ai dû me résoudre à la fuir.

EMMA, avec émotion.

O mon Dieu !

FERDINAND, à lui-même.

Elle m'a sans doute accusé quand je lui sacrifiais plus que ma vie ; elle a pu me croire infidèle, quand son image n'a pas cessé un instant d'occuper ma pensée !... Chère Emma, tu ne sauras jamais ce qu'il m'en a coûté pour renoncer à l'espoir de t'appartenir un jour !... Si tu savais tout ce que j'ai souffert loin de toi !... Mais que dis-je ?... Qu'elle l'ignore toujours, qu'elle m'oublie, qu'elle me haisse même, j'y consens, pourvu qu'elle soit heureuse.

EMMA, chancelant et forcée de s'appuyer sur une chaise.

Ah ! tant de douces émotions !.....

FERDINAND, la soutenant dans ses bras.

Qu'as-tu donc ? tu chancelles ! quelle douleur subite ?.....

EMMA.

Ce n'est rien.

FERDINAND.

Appuie-toi sur moi.

EMMA.

Non, ne me touchez pas !... un étourdissement !... Déjà je me sens mieux. Je vais prévenir M. le comte que vous désirez le voir.

FERDINAND.

Attends du moins.....

EMMA.

Je reviens à l'instant ; car c'est moi qui veux vous servir ; pen-

dant tout le temps que vous passerez ici , ce sera moi
J'aurai bien soin de vous ; oh ! oui , de tout mon cœur .

(Elle se couvre le visage avec ses mains et s'enfuit .)

FERDINAND .

Zénadin ! Zénadin !

SCÈNE XI.

FERDINAND , seul .

La conduite de ce jeune homme est singulière . Plusieurs fois je l'ai vu se troubler pendant notre entretien ; des larmes roulaient dans ses yeux , et ses regards , sans cesse attachés sur moi , semblaient vouloir lire jusqu'au fond de mon âme ! le son de sa voix , ses discours énigmatiques , cette prompte fuite . . . tout en lui se réunit pour piquer vivement ma curiosité . Courrais-je ici quelques dangers dont il voulait me prévenir ? . Tout me porte à le croire ! Le mystère avec lequel j'ai été introduit dans ce château , le soin que mettent les maîtres du logis à ne point paraître à mes regards , et plus que tout cela , la haine qui anime les Siciliens ! Suivons les conseils de Zénadin , tenons-nous sur nos gardes ; mon cœur me dit que j'ai , dans ce jeune homme , un protecteur actif et dévoué ; observons ses gestes , ses moindres signes , et fions-nous à lui pour éviter les pièges qu'on voudrait me tendre . On vient ; c'est Fritz , dans quel état !

SCÈNE XII.

FERDINAND , FRITZ .

FRITZ , un peu pris de vin .

Ah ! monsieur , je vous trouve donc ! il y a plus d'une heure que je vous cherche dans tout le château .

FERDINAND .

Malheureux ! qu'as-tu fait depuis l'instant où tu m'as quitté ?

FRITZ .

Ce que j'ai fait , monsieur ? un bon repas d'abord . Écoutez donc , ça ne m'était pas arrivé depuis que nous sommes en Sicile .

FERDINAND .

Tu as eu l'imprudence . . .

FRITZ.

De bien boire et de bien manger. Oh ! oui, monsieur, si c'est une imprudence, je m'avoue coupable.

FERDINAND.

Tes craintes sont donc dissipées ?

FRITZ.

Tout-à-fait. Dans ces pauvres chaumières où l'on ne nous offrait que du pain noir et de la piquette, il fallait de la prudence ; mais chez un grand seigneur, dans une maison où l'on a tout à bouche que veux-tu ?... Fi donc ! monsieur, ce serait faire injure au maître du château.

FERDINAND, à lui-même avec impatience.

Que dire à un misérable qui n'a plus l'usage de sa raison ?...

FRITZ.

Un homme qui a de si bon vin ne peut pas avoir de mauvaises intentions. Oh ! c'est qu'il est fameux son vin ! Vous en jugerez, d'ailleurs, car le neveu du maître, le seigneur Tru... Truffilos, comme ils l'appellent, a donné l'ordre... Et ! tenez, voilà déjà le jardinier qui s'empresse de vous servir. Il a une fameuse place ce jardinier-là ; c'est toujours lui qui est chargé de verser à boire.

SCÈNE XIII.

BORELLO, FERDINAND, FRITZ.

(*Borello porte un riche plateau sur lequel est une carafe de cristal, contenant une liqueur jaundre ; un verre à patte en cristal est également sur le plateau.*)

BORELLO.

Seigneur officier, voici ce que mon maître vous envoie.

FERDINAND, avec méfiance.

Qu'est-ce que cela ?

BORELLO.

Un vin de Chypre excellent et dont le noble comte n'offre jamais qu'aux personnes pour lesquelles il a une considération toute particulière.

FRITZ, à part.

Je n'ai pas bu de celui-là, moi.

FERDINAND.

A ce titre , je n'ai aucun droit. . .

BORELLO.

Pardonnez-moi , seigneur. Un étranger , quel qu'il soit , dès qu'il devient notre hôte , ne saurait être traité avec trop d'égards.

FERDINAND.

Le comte se plaît donc à exercer l'hospitalité ?

BORELLO.

C'est tout à la fois un devoir et un plaisir pour lui. Voulez-vous que j'approche cette table ?

FERDINAND.

Volontiers. (*A part.*) Comment se fait-il que cet homme ? . . .

BORELLO , qui a approché un guéridon sur lequel il a posé le plateau.

Vous plaît-il de boire , seigneur ? Un verre de ce bon vin vous donnera des forces , et vous attendrez plus patiemment l'heure du dîner.

FRITZ , approchant un fauteuil.

Asseyez-vous , monsieur.

FERDINAND , indécis et fixant sur Borello des regards pénétrants.

Vous étiez ce matin au Moulin où je me suis arrêté ?

BORELLO.

Au Moulin des Etangs , oui , seigneur ; ma sœur en est la meunière.

FERDINAND.

Comment donc êtes-vous maintenant. . .

BORELLO.

Ah ! c'est que , pour le moment , les domestiques sont occupés ; et l'on m'a chargé de vous servir. J'ai encore bien d'autres emplois ; est-ce qu'ils ne m'ont pas nommé commandant en second du bataillon qui est ici ?

FRITZ.

Qu'est-ce que vous dites donc ? il y a un bataillon dans le château ?

BORELLO.

Certainement. Tous les vassaux de M. le comte se sont réunis autour de lui pour être prêts à le défendre , en cas d'événement.

FERDINAND.

Et vous vous battriez pour votre maître ?

BORELLO.

Je donnerais ma vie pour lui !

FERDINAND.

Un tel dévouement fait votre éloge.

BORELLO.

Dites plutôt celui de monseigneur. Il est le père de tous ses vassaux.

FERDINAND, *prenant le verre et le tendant à Borello.*

Versez-moi.

BORELLO, *saisissant le flacon.*

Bien volontiers.

FRITZ, *bas à Borello, dont il s'est approché.*

Vous m'en ferez goûter, n'est-ce pas ?

BORELLO.

Avec plaisir.

FERDINAND, *élevant son verre.*

Je bois à la santé de votre maître.

SCÈNE XIV.

BORELLO, EMMA, FRITZ, FERDINAND.

(Emma entre précipitamment ; elle tient une soucoupe de porcelaine sur laquelle est posé un biscuit ; la soucoupe lui échappe des mains et se brise ; Emma pousse un cri ; Ferdinand repose sur la table le verre que déjà il approchait de ses lèvres.)

EMMA.

Ah !

BORELLO.

Qu'y a-t-il ?

FERDINAND.

Zénadin !

FRITZ, *se cachant les yeux.*

Ah ! quelle figure !

BORELLO, *à part.*

La signora !... que nous veut-elle ?

EMMA, *se remettant.*

Ma'adroit que je suis!

FRITZ, *à part.*

Diab!e de petit moricaud! quelle peur il m'a faite!

FERDINAND.

As-tu vu le comte?

EMMA.

Je n'ai pas pu, seigneur. (*Avec intention.*) Des soins plus importants m'ont occupé. Je venais... (*appuyant sur chaque mot*) de la part du seigneur Truxillos...

BORELLO, *à part.*

Truxillos!

EMMA, *continuant.*

Vous apporter ce biscuit, et maintenant que j'ai cassé la soucoupe, je ne sais plus comment vous l'offrir.

FRITZ, *à part.*

Il est joliment adroit!

BORELLO.

Il faut en aller chercher un autre.

EMMA, *embarrassée.*

Que j'aïlle... moi!

FRITZ.

Parbleu! il n'y a pas d'autre moyen.

FERDINAND.

C'est inutile; je ne me sens nul besoin...

EMMA, *vivement.*

Pardonnez-moi, seigneur; il faut que vous en mangiez, ne fût-ce que pour y goûter... Le vin vous semblera meilleur.

FERDINAND, *la regardant avec surprise.*

Tu crois?

BORELLO, *à part.*

Sa présence me gêne!

FERDINAND.

En ce cas, donne-moi celui-ci.

EMMA, *montrant le creux de ses mains.*

Oh! seigneur je n'oserais y toucher!

FRITZ, *à part.*

Je crois bien; avec des mains de cette couleur-là.

EMMA.

Attendez.

BORELLO, *à part.*

Par bonheur, elle ignore...

EMMA, *prenant un papier plié dans sa ceinture.*
Sur ce papier...

FERDINAND.

Très-bien; d'ailleurs, un soldat en campagne n'y regarde pas de si près.

EMMA, *posant le papier et le biscuit sur la paume de sa main et les lui présentant.*

Prenez, seigneur. Mais que faites-vous? il faut me rendre le papier.

FERDINAND.

C'est donc un objet bien précieux?

EMMA.

Oh! oui; pour celui qui sait le lire.

BORELLO, *à part.*

Qu'elle me cause d'impatience!

FERDINAND.

Tu sais donc lire?

EMMA.

L'Italien seulement.

FERDINAND, *ôtant le biscuit.*

Et cet écrit?...

EMMA.

Ce sont, je crois, des caractères magiques; je ne puis en déchiffrer un seul. Regarde, Borello.

BORELLO.

En effet, je n'y comprends rien.

FRITZ, *tendant la main.*

Voyons donc!

EMMA, *lui donnant un coup sur la main.*

Après votre maître.

FRITZ.

Aie! le petit brutal!

FERDINAND, *à part.*

Que vois-je? de l'allemand! (*Lisant.*) « Faites-le boire le premier. »

BORELLO.

Mais vous ne buvez pas, seigneur.

FRITZ.

Mon cher maître, ne laissez pas évaporer ce bon vin.

FERDINAND, à Borello.

Tiens, l'ami, prends ce verre et donne-moi l'exemple.

BORELLO.

Moi!

FERDINAND.

C'est l'usage dans mon pays.

BORELLO.

Boire dans votre verre!

FERDINAND.

Si je le permets?

BORELLO.

Je n'oserai jamais...

FERDINAND.

Si je l'ordonne?

BORELLO, d'une voix ferme.

Je ne boirai pas.

EMMA, à part.

Les monstres! mes soupçons étaient fondés.

FERDINAND.

Scélérat! ce vin est empoisonné.

FRITZ.

Empoisonné! Ah! mon Dieu! et moi qui en ai bu deux bouteilles!

FERDINAND.

Avoue ton crime.

BORELLO.

Eh bien! oui, je voulais ta mort, et tu ne l'échapperas pas. Tu es un ennemi de mon pays, il faut que tu périsses.

FERDINAND.

Misérable!

BORELLO, appelant.

A moi!

EMMA.

Borello, que faites-vous?

FRITZ, *courant sur lui,*

Assassiner mon maître!

(*D'un coup de poing, Borello l'envoie mesurer la terre ; deux hommes armés de dagues sont entrés à la voix du meunier ; tous trois veulent se précipiter sur Ferdinand, qui est sans armes ; Emma le couvre de son corps en criant au secours ; Fritz mêle ses cris à ceux d'Emma.*)

SCENE XV.

LES MÊMES, LE COMTE, TRUXILLOS, DOMESTIQUES,
VASSAUX.

LE COMTE.

Quels sont ces cris!... que se passe-t-il?

EMMA.

Ah! sauvez-le de la fureur des assassins!

LE COMTE.

Arrêtez, Borello! qui vous a commandé?...

BORELLO.

C'est un Allemand!

LE COMTE.

Je ne puis voir un ennemi dans l'homme à qui j'ai donné l'hospitalité; ses jours deviennent sacrés pour moi, et s'ils étaient menacés, mon honneur exigerait que je fusse le premier à les défendre.

EMMA, *se baissant sur la main du comte.*

Ah! mon père!

FERDINAND.

Monsieur...

LE COMTE.

Qu'on chasse ce misérable, et que jamais il n'ait l'audace de se présenter devant moi.

FRITZ.

C'est trop peu de le chasser; ordonnez qu'on le pend.

LE COMTE, *à Ferdinand.*

Soyez sans crainte, monsieur; le comte Torrelli répond de votre vie.

TRUXILLOS, *à part.*

Tout est perdu!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un petit pavillon gothique; au fond, un lit dans une alcôve, garni de rideaux. A droite, sur le devant, une croisée dont la jalousie est baissée; à gauche, la porte d'entrée. Les murs sont couverts d'une tapisserie antique à grands personnages. L'ameublement consiste en une petite table, une chaise et un petit tabouret de pieds; un grand carton contenant des dessins est sur la chaise, et une guitare est suspendue à l'un des côtés de l'alcôve; au-dessous de la guitare est une harpe.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRTZ, seul. Il entre portant une valise.

« Mon ami, m'a dit ce grand monsieur, avec son ton
 « mielleux qui ne me revient pas du tout; mon ami, va
 « porter la valise de ton maître dans la chambre qui lui est
 « destinée, là-bas, dans le pavillon que tu vois d'ici, tout au
 « bout du jardin. » Voilà donc notre logement!.. il est joli;
 au reste nos hôtes n'ont pas fait de grands frais d'ameublement.
 J'ai beau regarder, je ne vois que ce petit lit de repos, et rien
 pour moi. En effet, je n'ai pas besoin de lit; depuis que je suis
 dans ce maudit pays, je ne dors guères, et je crois que, d'après
 ce qui vient d'arriver à mon maître et à moi, je n'oserai plus
 ni boire, ni manger; c'est que je ne peux pas m'ôter de l'idée
 qu'il y ait du poison dans le vin qu'ils m'ont fait boire. Je m'en
 étais d'abord méfié; mais ensuite quand ma tête s'est échauffée..
 Aussi, comment s'imaginer qu'il y a des gens assez scélérats
 pour empoisonner de si bon vin. Mon maître a beau vouloir
 me rassurer, je crois ressentir de temps en temps des douleurs
 sourdes!... Diable de pays, va!.. Tiens; j'ai oublié de fer-

mer la valise quand j'y ai pris du linge pour panser le capitaine. Je veux que le diable m'emporte si j'ai la tête à moi!.. Heureusement encore que ce comte n'est pas aussi méchant que les autres, et qu'il a chassé tout de suite son coquin de jardinier. Il semble que ça me console de savoir que je ne verrai plus cette vilaine figure-là. (*Il s'est mis à genoux tout en parlant et se dispose à refermer la valise, lorsque la porte s'ouvre brusquement, et Borello paraît.*)

SCÈNE II.

BORELLO, FRITZ.

FRITZ.

Ah! mon Dieu! le v'là encore!

BORELLO, surpris et mécontent.

Que fais-tu ici, toi?

FRITZ, se levant.

Mon brave homme, vous... voyez... je... je fais ce que m'a dit le seigneur Truxillos... Vous savez que nous allons loger dans ce pavillon?

BORELLO.

C'est juste. (*A part.*) Je le croyais parti.

FRITZ.

Mais vous-même, monsieur le jardinier, je ne m'attendais pas... il me semblait que votre maitre vous avait chas... c'est-à-dire que vous aviez dû quitter le château?

BORELLO.

Bah! monseigneur est trop bon pour renvoyer un vieux serviteur qui, depuis plus de vingt ans, est attaché à sa famille. Il a dit ça dans un moment de colère, et je suis sûr qu'à présent il n'y pense plus.

FRITZ, à part.

Tant pis. (*Haut.*) Je vous en fais mon compliment bien sincère.

BORELLO.

Vous serez à merveille, ici.

FRITZ.

Pas très-grandement.

BORELLO.

Vous n'avez pas de visites à recevoir.

FRITZ.

Heureusement , car il n'y a qu'une chaise.

BORELLO.

On apportera ce qu'il faut.

FRITZ.

Il paraît que cette chambre n'est pas souvent habitée ?

BORELLO.

Jamais. Il n'y a guère que la jeune signora qui y vient quelquefois pour dessiner et faire de la musique.

FRITZ.

Ah ! cette jolie demoiselle ! . . . A propos , je ne l'ai pas revue depuis notre arrivée . . .

BORELLO.

Ah ! c'est que . . . elle n'est plus au château.

FRITZ.

C'est dommage ; car ici , une figure aussi avenante . . . Ce n'est pas que la vôtre , assurément . . .

BORELLO.

Ce bâtiment était jadis le pavillon des bains de monseigneur ; mais il a trouvé que c'était trop loin du château ; il en a fait construire d'autres et depuis long-temps on ne fait point usage de ceux-ci.

FRITZ.

Ah ça ! où se baignait-on ? je ne vois pas

BORELLO.

Ici dessous. N'avez-vous pas vu l'entrée d'une grotte ?

FRITZ.

Oui , une espèce de caverne. Elle m'a presque fait peur quand je suis passé devant ; avec cela qu'on y entend un bruit . . .

BORELLO.

C'est celui d'une chute d'eau qui , après avoir rempli le bassin où l'on se baigne , va se perdre dans les étangs du moulin.

FRITZ.

Tout ça est fort gentil ; mais je suis comme M. le comte , moi : je trouve ce pavillon un peu loin du château.

BORELLO.

Votre maître y sera plus tranquille.

(60)

FRITZ.

Enfin, s'il arrivait quelque chose, et que l'on appelât du secours, parviendrait-on à se faire entendre ?

BORELLO.

Je ne crois pas.

FRITZ, à part.

C'est rassurant. (*Haut.*) Ça me fait penser que je reste là avec vous, tandis que j'ai encore bien des petites choses à faire, et si vous permettez. . . .

BORELLO.

A votre aise.

FRITZ, à part.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! que je voudrais être loin d'ici !
(*Comme il va pour sortir, Truxillos entre. Fritz le salue et s'éloigne. Truxillos le suit de l'œil et ferme la porte.*)

SCÈNE III.

TRUXILLOS, BORELLO.

TRUXILLOS.

Imprudent ! il t'a vu et s'il dit à son maître. . . .

BORELLO.

Je lui ai fait un conte ; il croit que j'ai obtenu mon pardon.

TRUXILLOS.

Malheureusement il n'en est rien, et si mon oncle savait que tu es encore ici. . . Je ne l'ai jamais vu dans une telle fureur ! . . . Quand je pense à tous les sujets de haine qu'il a contre ces maudits étrangers, je ne puis concevoir les égards qu'il a prodigués à celui-ci pendant tout le diner.

BORELLO.

Il craint de se compromettre ; vengeons-le sans qu'il court aucun péril, et plus tard il nous remerciera,

TRUXILLOS.

J'en doute.

BORELLO.

Eh bien ! ne peut-il ignorer lui-même ? . . .

TRUXILLOS.

Ce serait le plus sage ; car je crains sa colère. Il faut que cet étranger l'ait ensorcelé ; c'est au point que je ne sais si nous ne ferions pas mieux de renoncer. . . .

BORELLO.

Y pensez-vous ? notre projet est sûr , immanquable. Votre oncle , selon son habitude , va s'enfermer dans son appartement pour faire la sieste. Le capitaine ne sera pas fâché d'en faire autant. La fatigue qu'il a éprouvée , sa blessure , cette chaleur accablante à laquelle il n'est point accoutumé , lui feront sentir le besoin de prendre du repos , et dès que ses yeux seront fermés , je vous réponds qu'il ne s'éveillera plus.

TRUXILLOS , avec hésitation.

Mais , son valet ?

BORELLO.

On aura soin de le retenir au château , sauf à décider plus tard ce que nous en ferons. Quant au maître , nous supposons que , craignant sans doute pour sa vie , il est parti sans rien dire ; et comme , grâce au torrent , il ne restera aucune trace , on sera bien forcé de nous croire.

TRUXILLOS.

Plus l'instant approche , et plus mes craintes augmentent.

BORELLO.

C'est une singulière invention que cette machine ! Elle fut établie , m'a-t-on dit , sous le père du comte actuel.

TRUXILLOS.

Oui , et peu de personnes en connaissent le secret.

BORELLO.

Il faudra aussi faire disparaître les effets de ce capitaine ; je m'en charge.

TRUXILLOS , à part.

Cet homme n'est peut-être pas celui que je redoute Je n'ai point de preuves.

BORELLO , soulevant la valise.

Ce n'est pas lourd. Un coup d'œil suffirait pour en faire l'inventaire. Justement elle est ouverte.

(Il y fouille.)

TRUXILLOS , à part.

Il va quitter la Sicile , comme tous ses compatriotes. Si je l'épargnais . . .

BORELLO.

Du linge , des habits , une poire à poudre , tout cela ne vaut pas . . . Eh ! mais , que vois-je ! . . . une chaîne d'or , un médaillon . . .

TRUXILLOS.

Voyons. (*Il le prend et l'examine, tandis que Borello continue à visiter la valise.*) Un chiffre ! (*Il retourne le médaillon et lit :*) « Pour toujours à Maria Roberti. » Maria ! c'est le nom de sa mère ! tout est connu ; je ne m'étais pas trompé : c'est lui !.. Ah ! plus d'hésitation, il faut qu'il meure. Mon oncle dût-il me priver de son héritage, il le faut. Remettons à sa place cette preuve d'une vérité terrible. Plus tard, je saurai bien l'anéantir. On vient... Borello !...

(*Il cache vivement le médaillon dans son pourpoint. Borello ferme la valise.*)

SCÈNE IV.

EMMA, TRUXILLOS, BORELLO.

EMMA, toujours sous le costume de Zénadin ; elle entr'ouvre la porte et dit à part.

Ici, tous deux !

TRUXILLOS.

C'est vous, Emma ; qui vous amène ?

EMMA.

Ma présence n'a rien qui doive vous surprendre. N'est-ce pas en ce lieu que je viens me livrer à mes études, à mon dessin, à la musique ?

TRUXILLOS.

Mais ne savez-vous pas que le capitaine va occuper le pavillon ?

EMMA.

Le capitaine ?.. je l'ignorais. Pourquoi avoir choisi ce lieu plutôt qu'un autre ? n'y avait-il pas au château d'autres appartemens plus convenables même que celui-ci ?.. M. le comte est-il instruit ?...

TRUXILLOS.

Vous devez le croire.

EMMA.

Et il approuve ?

(*Borello, pendant cette scène, va de la croisée au lit, surette, examine et sort sans que cette action soit remarquée.*)

TRUXILLOS.

Je ne veux pas loger sous le même toit qu'un ennemi de la Sicile.

EMMA.

Comme c'est contrariant ! et cette jolie vue que j'avais commencée ?..

TRUXILLOS.

Vous pourrez l'achever demain, après demain, que sait-on ?

EMMA.

Cela ne se peut ; je l'ai promise à votre oncle pour ce soir.

TRUXILLOS.

Eh ! qui vous empêche de terminer votre dessin ici-dessus ?

EMMA.

Dans la chambre de l'horloge ?

TRUXILLOS.

Sans doute, la vue est absolument la même.

EMMA.

Mais si vous logez ici le maître, le valet occupera sûrement l'étage supérieur.

TRUXILLOS.

Non, le valet restera au château.

EMMA, à part.

Ah ! je n'en puis douter, il médite quelque nouvelle scélérateuse.

TRUXILLOS.

Voulez-vous que Borello y porte votre carton ?

EMMA.

Non, je préfère... mais comment se fait-il que Borello soit encore ici, lorsque monsieur le comte...

TRUXILLOS.

Il espère obtenir son pardon et j'ai promis de parler en sa faveur. Tiens, Borello... où donc est-il passé?... Borello !

EMMA.

Ne le dérangez pas pour moi. Le capitaine ne va sûrement pas venir tout de suite.

TRUXILLOS.

Dès que j'aurai été le chercher.

EMMA.

Il me reste peu de choses à faire et si je puis avoir le temps...

TRUXILLOS.

Songez qu'il ne faut pas que cet étranger vous surprenne ;

cé genre de travail convient peu à votre condition apparente ;
il pourrait concevoir des soupçons . . .

EMMA.

Oh ! je ne vous demande qu'un instant.

TRUXILLOS.

Quelque cruelle que vous soyez pour moi , je serais au
désespoir de vous contrarier en la moindre chose. Je vous
laisse.

BORELLO, *reparaissant à la porte.*

Vous m'avez appelé , seigneur ?

TRUXILLOS.

Oui , reste. La signora peut avoir besoin de tes services.

(Il approche de Borello pour lui parler bas.)

EMMA, *vivement, à part.*

Empêchons qu'il ne le prévienne contre moi. *(Haut.)*
Borello , levez-moi cette jalousie.

(Borello hésite et regarde Truxillos.)

EMMA, *le prenant par le bras.*

Oh ! vite , vite , je n'ai pas une minute à perdre.
*(Elle le fait passer devant elle et se trouve placée entre
Truxillos et lui ; Truxillos, voyant qu'il ne peut parler à
Borello , s'éloigne.)*

SCÈNE V.

EMMA , BORELLO.

EMMA, *à part, tandis que Borello est occupé à la croisée.*

Ferdinand est perdu . . . Seule , je pouvais le sauver , et
j'ignore quels dangers le menacent. Je ne puis douter du crime
et je ne sais comment le prévenir.

BORELLO.

Voilà qui est fait , signora.

EMMA.

Bien , je te remercie. *(Prenant son carton.)* C'est que je veux
me hâter avant que votre prisonnier n'arrive.

BORELLO, *surpris.*

Notre prisonnier !

EMMA, fouillant dans ses dessins.

L'idée que je le verrais, .. pour la dernière fois me causerait un trouble dont peut-être je ne serais pas maîtresse, et qui pourrait exciter ses soupçons.

BORELLO, à part.

Est-ce qu'elle saurait? .. .

EMMA.

Il est bien important qu'il ne se doute de rien.

BORELLO, affectant un air d'indifférence.

Oh! .. .

EMMA.

N'est-ce pas?

BORELLO, embarrassé.

Peut-être bien.

EMMA, lui montrant un dessin de paysage qu'elle a tiré du carton.

Vois-tu? c'est presque terminé.

BORELLO.

Oh! c'est bien cela.

EMMA.

C'est le point de vue que l'on découvre de cette croisée.

BORELLO.

Parbleu! je le reconnais, et vous n'avez rien oublié; il n'y a pas jusqu'au moulin de Joanna que j'aperçois dans ce petit coin.

EMMA.

Allons, vite à l'ouvrage. (Elle s'assied près de la croisée, pose le carton sur ses genoux et ses pieds sur le petit tabouret; puis elle prend son crayon et paraît dessiner avec attention... (A part.) Comment parvenir à lui arracher son secret?

BORELLO, à part.

Il n'est pas possible que le seigneur Truxillos lui ait confié...

EMMA, dessinant.

Sais-tu qu'il ne sera pas facile de surprendre cet étranger?

(Borello la regarde et ne répond pas.)

EMMA, sans paraître s'apercevoir de son embarras.

Il se tient sur ses gardes; déjà, ce matin, tu en as eu la preuve.

BORELLO, *entre ses dents.*

Malheureusement!...

EMMA, *de même.*

Aussi, quelle imprudence! vouloir le frapper en plein jour, au milieu du château! ici, du moins, tu seras plus sûr de réussir.

BORELLO.

Mais, signora, qui peut vous faire penser?... (*Il s'arrête.*)

EMMA.

Quoi!

BORELLO.

Que... ce capitaine...

EMMA.

Eh bien!... ce capitaine?... achève donc.

BORELLO.

Je vois que vous vous imaginez qu'on en veut encore à ses jours.

EMMA.

Ai-je tort?

BORELLO.

Je vous assure...

EMMA.

Mon pauvre Borello, tu me crois moins instruite que je ne le suis; ce n'est pas sans motif qu'on a choisi ce pavillon.

BORELLO, *à part.*

Que dit-elle?

EMMA.

Il y avait au château des logemens cent fois plus commodes que cette petite chambre; mais on n'aurait eu nulle part ce que l'on trouve ici.

BORELLO, *à part.*

Je ne sais que penser...

EMMA.

Je suis sûre que c'est une idée de Truxillos.

BORELLO.

Mais, signora...

EMMA.

Le capitaine ne peut éviter de tomber dans le piège.

BORELLO, *à part.*

Quand le diable y serait, il faut qu'elle sache...

EMMA.

Avoue que c'est une heureuse invention.

BORELLO.

Ah ça! vous connaissez donc le secret?

EMMA.

Le secret!... Comment pourrais-je l'ignorer?

BORELLO.

C'est juste, monsieur le comte vous en aura parlé..

EMMA, *à part.*

Le comte!... saurait-il?...

BORELLO.

Voyons, comment vous a-t-il expliqué ça?

EMMA, *embarrassée, promenant ses regards autour de la chambre et les arrêtant sur l'alcôve.*

Tiens?... c'est... là...

BORELLO.

Là!

EMMA.

Que pendant son sommeil...

BORELLO.

Ne nous trahissez pas au moins...

EMMA.

Ne suis-je pas Sicilienne?

BORELLO.

Cependant, ce matin!...

EMMA.

Mon sexe, mon âge, voilà mon excuse; l'idée d'un meurtre a quelque chose de si terrible!... C'est pour cela que je ne veux pas le revoir; quand je pense qu'il n'a pas un seul moyen d'échapper à vos coups.

BORELLO.

Pas un.

EMMA.

Quand il fermerait la porte...

(68.)

BORELLO.
Vous savez bien que ça n'y ferait rien.

EMMA.
La fenêtre !..

BORELLO.
Il peut la barricader si cela lui plait.

EMMA.
Quand il examinerait le plafond !

BORELLO.
A son aise.

EMMA.
Le plancher !..

BORELLO.
Je le défie d'y rien voir.

EMMA, à part.
Affreuse incertitude !

BORELLO.
Il faut savoir qu'il existe un secret pour apercevoir quelque chose.

EMMA.
Sur le plancher !... (A part.) O mon Dieu ! comment le prévenir ?

BORELLO, remontant la scène.
Il est si bien assemblé, si bien joint !...

EMMA, à part.
Ah ! si par un dessin... Je trouverai peut-être le moyen...
(Elle glisse une feuille de papier sous le paysage qu'elle feint de dessiner, et le soulevant par un des coins, y trace les objets au fur et à mesure que Borello les lui désigne.)

BORELLO.
D'ailleurs le lit de repos est dessus.

EMMA, dessinant rapidement.
Un lit !

BORELLO.
Il couvre entièrement la trappe.

EMMA, dessinant rapidement.
Une trappe !....

BORELLO.
A l'heure convenue, le lit s'enfoncera.

EMMA, *de même.*

Qu'il puisse reconnaître...

BORELLO.

Je serai en bas, moi.

EMMA, *se tournant vers lui.*

En bas?

BORELLO.

Oui, dans la grotte.

EMMA, *se remettant à dessiner.*

Une grotte!

BORELLO.

Et à moitié chemin...

EMMA, *à part.*

Juste Ciel...

BORELLO, *s'approchant pour regarder par dessus son épaule.*

Eh bien! est-ce fini?

EMMA, *laissant vivement tomber le paysage qui cache son second dessin.*

Tu vois, cela avance. (*Deux heures sonnent.*)

BORELLO.

Déjà deux heures!

EMMA.

Oh! nous avons encore le temps.

BORELLO.

Eh! pas trop; une heure.

EMMA, *à part.*

C'est pour trois heures!

BORELLO, *allant ouvrir la porte.*

Je crains qu'il n'arrive.

EMMA, *continuant son dessin.*

Comprendra-t-il?... ..

BORELLO.

C'est que je ne me soucie pas qu'il me voie, après ce qui s'est passé ce matin...

EMMA.

Oui, ta présence pourrait éveiller ses soupçons.

(70)

BORELLO.

Justement , je l'aperçois.

EMMA , *roulant son dessin et fermant le carton.*
Laissons cela.

BORELLO.

Le seigneur Truxillos est avec lui ; je me sauve.

EMMA.

Monte ma harpe :

BORELLO.

Là-haut ?

EMMA.

Oui.

BORELLO.

Et vous ?

EMMA.

Je te suis.

BORELLO , *sortant précipitamment.*

Ne tardez pas.

SCÈNE VI.

EMMA , *seule.*

Les monstres !.. voilà donc le sort qu'ils lui préparent !.. mais ce dessin.. comment le mettre sous ses yeux ?.. Cherchons. Ah ! là. (*Elle place le dessin sur le lit.*) Posons dessus cette guitare ; comme cela. Maintenant courons me jeter aux pieds du comte et le supplier.... Mais s'ils allaient devancer l'heure ?.. non je ne quitterai pas ce pavillon. De là-haut , je veillerai sur lui et peut-être pourrai-je prévenir... Je les entends !.. Dieu de bonté ! protége le malheureux Ferdinand.

SCÈNE VII.

FRITZ , TRUXILLOS , FERDINAND , EMMA.

TRUXILLOS.

Seigneur capitaine , voici votre logement. (*A Emma.*)
Encore ici ?

EMMA.

Seigneur, j'allais...

FERDINAND.

Ne le grondez pas, c'est mon protégé, je vous en avertis.

TRUXILLOS.

Je suis fâché qu'il nous ait fallu vous loger si loin du château ; il est désagréable de traverser le jardin par la grande chaleur.

FERDINAND.

Je n'ai pas le droit de me montrer difficile ; ce logement est tout ce qu'il me faut : j'aime la solitude.

TRUXILLOS.

Ici vous pourrez vous livrer au repos en toute sûreté.

EMMA, à part.

Le scélérat !

FERDINAND.

J'en suis persuadé ; la noble conduite du comte a dissipé toutes mes craintes. (Dans ce moment ses yeux rencontrent ceux d'Emma qui, par un geste, cherche à exciter sa défiance. Ferdinand reprend en changeant de ton.) D'ailleurs, j'ai des armes. (Il tira de sa poche deux pistolets qu'il pose sur la table.) Mes pistolets ont double charge.

TRUXILLOS.

C'est une excellente précaution. Zenadin, approche cette table du lit afin que le seigneur officier ait ses armes sous sa main.

EMMA, obéissant et à part.

Quelle perche !

TRUXILLOS.

C'est cela ; bien. Ote donc cette guitare.

EMMA, à part.

Grand Dieu ! (Bas à Fritz.) Demande à la garder.

FRITZ, étonné.

Tiens !

TRUXILLOS, à Emma.

M'entends-tu ?

EMMA.

Oui, ... oui, seigneur, ... je vais...

FRITZ.

Seigneur, s'il vous était égal de me la laisser; je n'en pince pas trop mal; et sans me vanter, j'endormirai mon maître tout aussi bien qu'un autre.

FERDINAND.

Lui!... (*Un regard d'Emma arrête l'observation qui allait lui échapper.*)

TRUXILLOS, à part.

Si c'était un moyen de s'entendre! (*Haut.*) Mais est-elle en état?... n'y manque-t-il rien? (*Il se dispose à aller vers le lit.*)

EMMA, lui présentant l'instrument et masquant de son corps la place où elle a posé le dessin.

Voyez vous-même.

FERDINAND, à part.

Il y a dans tout ceci un mystère!

TRUXILLOS, après avoir examiné la guitare.

C'est bien. (*Il la rend à Emma qui la ramène à sa place.*)
Allons, je ne veux pas retarder davantage l'instant de votre repos.

FERDINAND.

Je sens que j'en ai besoin; je suis fâché seulement que vous n'avez pas logé ce garçon près de moi; ses services peuvent m'être nécessaires.

TRUXILLOS.

Oh! d'ici à ce soir, nous trouverons moyen... je serai en sorte que vous n'avez plus rien à désirer.

FRITZ, à part.

En attendant, je ne quitte pas mon maître.

TRUXILLOS, à Fritz.

Venez-vous, mon ami?

FRITZ.

Je vous rejoins dans l'instant.

EMMA, bas à Truxillos.

J'ai encore à travailler quelques minutes; je reste là-haut.

(73)

TRUXILLOS.

Volontiers. (*A part.*) Elle n'en sortira pas qu'il n'ait cessé de vivre. (*Il sort avec Emma qui emporte son carton.*)

SCÈNE VIII.

FRITZ, FERDINAND.

FRITZ.

Les voilà partis. Prenons garde à nous, monsieur ; après avoir échappé au poison, nous n'échapperons peut-être pas aux poignards.

FERDINAND.

Qui te fait croire que mes jours soient menacés ?

FRITZ.

Tout, monsieur. Avez-vous vu comme ce petit moricaud parlait bas avec le seigneur Truxillos ?.. ils conspiraient tous deux contre nous, j'en suis sûr !

FERDINAND.

Tu te trompes ; ce jeune homme semblait au contraire vouloir me prévenir...

FRITZ.

C'est donc ça qu'il m'a dit tout bas de garder la guitare... mais je vous demande à quoi ça nous servirait.

FERDINAND.

Je ne conçois pas quel danger nous pourrions courir ; cette porte ferme bien ; elle est garnie de bons verrous...

FRITZ.

Monsieur, j'ai entendu dire que dans les vieux châteaux il y avait souvent des portes secrètes sous la tapisserie.

FERDINAND.

On peut s'en assurer. (*Il frappe sur la tapisserie.*)

FRITZ, sans bouger.

Regardez bien, monsieur.

FERDINAND.

Le mur est plein partout.

FRITZ.

Monsieur, s'il y avait des assassins sous le lit?

FERDINAND.

Donnes-y un coup-d'œil.

FRITZ.

Moi! quand on a peur on n'y voit pas si bien. C'est égal, monsieur; puisque vous l'ordonnez, je vais essayer... (*Il se met à genoux, soulève le rideau et regarde sous le lit.*) Personne.

FERDINAND.

Non, je ne puis croire qu'en ayant le soin de m'enfermer... D'ailleurs, ce ne serait pas en plein jour.

FRITZ.

Oui; mais la nuit?...

FERDINAND.

Il ne faut négliger aucune précaution. Tu as vu le monastère qui est à quelques milles d'ici, sur la montagne. On y a établi un hôpital qui, sans doute, est protégé par un détachement. Tâche de sortir du château, et prie, en mon nom, le commandant de m'envoyer quelques hommes.

FRITZ.

Vous quitter dans un si grand danger!.. Ah! monsieur, vous connaissez bien peu Fritz, si vous croyez qu'il puisse vous abandonner comme ça!.. non, monsieur, je reste auprès de vous, pour vous défendre, pour...

FERDINAND.

Rester auprès de moi, ce serait leur montrer que nous avons des craintes. Pars et tâche, pour un moment, de surmonter ta poltronnerie.

FRITZ.

Je suis poltron, je n'en disconviens pas. Plût à Dieu que tous les hommes le fussent! on ne ferait pas la guerre. Tenez; monsieur, le courage est la source de tous les malheurs.

FERDINAND.

Dans deux heures au plus, tu peux être de retour.

FRITZ.

Mais dans deux heures, on peut mourir mille fois; et si je ne reviens pas!.. si quand vous crierez; Fritz! où est donc ce

bon Fritz?., ce brave Fritz?.. l'écho de la montagne vous répond que le diable l'a emporté, le brave Fritz!

FERDINAND.

Eh bien! n'écoute que ta lâcheté. Sors de ma présence, et laisse-nous assassiner quand notre salut est dans tes mains.

FRITZ.

C'est fini, monsieur; je ne dis plus rien. J'obéis, je me dévoue. Si c'est mon dernier jour, je vous prie de dire à ma pauvre mère que je suis mort en héros; mais que ça n'a pas été ma faute, et que c'est bien malgré moi. *(Il sort.)*

SCÈNE IX.

FERDINAND, *seul.*

Maintenant je suis plus tranquille; nul doute que ce bon Zénadin n'ait voulu me tenir en garde contre les seuls dangers de la nuit. Bon jeune homme! comment reconnaître jamais ton généreux dévouement!.. l'intérêt qu'il me témoigne a fait sur mon cœur la plus vive impression. *(On entend frapper à coups redoublés dans la chambre de l'étage supérieur.)* Qu'entends-je!.. d'où provient ce bruit?... Il semble qu'on cherche à enfoncer une porte!.. les coups retentissent précisément au-dessus de moi. *(Après avoir écouté un instant.)* Il s'apaise! Oh! cela ne peut m'inspirer aucune inquiétude. Poussons ce verroux; jetons-nous sur ce lit et cherchons un repos dont j'ai tant besoin. *(Il ouvre les rideaux et ôte la guitare.)* Que vois-je!.. un dessin!.. que signifie?... la feuille est partagée par une ligne horizontale!.. dans la partie supérieure un lit... semblable à celui-ci, et sous la ligne, précisément sous le lit, un homme dont les traits ne sont qu'ébauchés, tenant un poignard levé!.. Grand Dieu! si ce plancher en s'entr'ouvrant... quand je serai plongé dans mon premier sommeil.. Je vois tout!.. Bon Zénadin! c'est encore toi qui veilles sur mes jours!.. *(Il examine encore le dessin.)* Ah! ah! près du lit une pendule!.. je n'en vois pas. L'aiguille est sur trois heures!.. c'est l'instant marqué pour ma mort!.. que faire?... m'éloigner?... on m'observe sans doute. Je n'échapperai pas aux assassins qui m'attendent. Ce bruit qui, tout-à-l'heure, a frappé mon oreille... Ils sont près de moi!.. Où donne cette croisée?... *(Il regarde à la fenêtre et se rejette vivement.)* Je ne me trompais pas, Truxillos est là! il se glisse

derrière les buissons... Le misérable!.. Il me vient une idée. (*Il se remet à la croisée et appelle.*) Signor Truxillos... oserai-je vous prier de monter un instant?... vous ne le pouvez pas?... alors je vais descendre, Cela le détermine. Il vient. Le scélérat craint trop que je n'échappe à la mort! mais s'il faut que je succombe, du moins, je ne mourrai pas sans vengeance! voici ce lâche assassin... possédons-nous. (*Il glisse le dessin sous la couverture du lit et rouvre sa porte.*)

SCÈNE X.

TRUXILLOS, FERDINAND.

TRUXILLOS, *en ouvrant la porte.*

Je me rends à votre invitation; en quoi puis-je vous être agréable?

FERDINAND.

Entrez; entrez donc, seigneur Truxillos; quelque fatigué que je sois, je ne puis trouver le sommeil; et, vous ayant aperçu, j'ai osé vous prier de vouloir bien me tenir un instant compagnie.

TRUXILLOS.

C'est un plaisir et un honneur pour moi. Je suis fâché seulement de ne pouvoir en profiter autant que je le voudrais; mais des affaires importantes et pressées...

FERDINAND.

J'aurai grand soin de ne pas abuser de votre complaisance. Pardonnez si j'en agis si librement avec vous; mais j'y suis autorisé en quelque sorte par la manière dont je suis traité. Vraiment, je dois bénir mon étoile de m'avoir conduit dans ce château. Je n'ignore pas la haine implacable que les Siciliens nous portent; partout mes pauvres compatriotes sont impitoyablement massacrés.... Les moyens les plus infâmes sont mis en usage pour satisfaire une horrible soif de vengeance; je pouvais courir de grands dangers, et je me félicite d'avoir rencontré des hôtes aussi francs, aussi généreux que le comte Torrelli et son neveu.

TRUXILLOS.

Les lois de l'hospitalité sont sacrées pour nous. C'est un devoir.....

FERDINAND.

Une telle conduite est à la fois honorable et prudente; car

vous ne pouvez douter que les excès commis par les Siciliens n'amènent de terribles représailles. Moi, par exemple, supposons que je sois venu demander asile à l'un de ces hommes égarés qui croient servir leur patrie en assassinant un ennemi sans défense; me fiant à l'honneur de mon hôte, je n'ai point de soupçons, et rien n'est plus facile que de m'arracher la vie.

TRUXILLOS, *à part.*

Se douterait-il?...

FERDINAND.

Mais j'ai des amis qui ne tarderaient pas à venger ma mort; et c'est ainsi que l'on aggrave encore les maux que la guerre entraîne après elle!... Ah! n'est-ce pas déjà trop du sang que nous sommes forcés de répandre sur les champs de bataille?... Du moins, soyons humains tant que notre devoir nous permet de l'être.

TRUXILLOS.

Je suis entièrement de votre avis; mais pardon, il faut que je...

FERDINAND.

Comment! vous voulez déjà me quitter?

TRUXILLOS.

Je vous l'ai dit, je suis pressé... Il se fait tard.

FERDINAND.

Bon, il est tout au plus deux heures et demie.

TRUXILLOS, *regardant sa montre.*

C'est vrai.

FERDINAND.

Encore un instant, je vous en prie. Permettez que je m'asseie. (*Il s'assied sur le lit.*)

TRUXILLOS, *à part.*

Je puis rester : j'ai encore une demi-heure.

FERDINAND, *lui montrant le lit.*

Veillez en faire autant.

TRUXILLOS.

Quoi? sur ce lit!

FERDINAND.

C'est le meilleur siège que nous puissions choisir.

TRUXILLOS.

Je préfère rester debout.

FERDINAND.

Oh ! je ne le souffrirai pas ; je sais trop bien vivre pour....
Allons, mon cher hôte, point de façons.

TRUXILLOS.

Vous le voulez ?

FERDINAND.

Absolument ; et je suis très-entêté, je vous en avertis.

TRUXILLOS, *à part.*

Cédons pour ne pas éveiller ses soupçons.

FERDINAND.

Eh bien ?

TRUXILLOS.

J'y suis ; mais je vous prévins que je ne resterai pas plus
d'un quart-d'heure.

FERDINAND.

Un quart-d'heure, soit.

TRUXILLOS, *ôtant la guitare et s'asseyant sur le lit.*

Quelle diable de fantaisie !...

FERDINAND.

Ah ! vous jouez de cet instrument ?

TRUXILLOS.

Fort peu.

FERDINAND.

Si vous étiez assez aimable pour me chanter quelque chose ?

TRUXILLOS.

Je ne chante jamais.

FERDINAND.

Du moins un petit air de guitare ?

TRUXILLOS.

Songez que mes affaires...

FERDINAND.

Le plaisir avant tout, mon cher hôte. Eh ! mon Dieu ! la vie
est si courte ! Qui peut compter sur l'instant qui va suivre ?
Allons, je vous écoute.

(*Au moment où Truxillos se dispose à pincer de la guitare, on entend des accords de harpe partir de l'étage supérieur.*)

TRUXILLOS, *à part.*

Grand Dieu !

FERDINAND.

Qu'est-ce que j'entends ?

TRUXILLOS.

Cela pourrait nous interrompre, et je vais faire cesser...

FERDINAND, *le retenant.*

Non, je suis curieux de savoir ce que cela deviendra ; restez.

TRUXILLOS.

Cependant...

FERDINAND.

Chut!... on commence !

EMMA, *dans la chambre de l'horloge.*

Bon chevalier, dans ce castel,
Où le sort vient de vous conduire,
Craignez tout d'un hôte cruel,
Que la haine en secret inspire ;
Il a juré votre trépas.
Bon chevalier, ne dormez pas !

TRUXILLOS, *à part, eu se levant.*

Je suis trahi !

FERDINAND, *prenant un pistolet.*

Ne bougez pas, ou vous êtes mort !

TRUXILLOS.

Comment!... seigneur officier?...

FERDINAND.

Écoutons la suite.

EMMA.

Son air est doux, son cœur est faux ;
Il sourit avec complaisance ;
Car l'heure de votre repos
Sera l'heure de sa vengeance ;
Déjà l'abîme est sous vos pas.....
Bon chevalier, ne dormez pas !

(L'horloge sonne trois heures.)

TRUXILLOS.

Ah !... trois heures !

FERDINAND, *le repoussant sur le lit, qui s'enfonce aussitôt.*
Demeure !

TRUXILLOS.

Borello !... c'est moi !...

(Truxillos disparaît ; on entend le bruit d'une porte qui se brise ; tout-à-coup on voit paraître Emma éplorée.)

SCÈNE XI.

FERDINAND, EMMA.

EMMA, *entrant précipitamment.*

Il est sauvé !

FERDINAND.

Zénadin !

EMMA.

C'est moi... j'ai avancé l'horloge... Fuis !... fuis !...

FERDINAND.

C'est toi !...

EMMA, *le poussant vers la porte.*

Fuis, ou c'est fait de ta vie ! *(Elle se laisse tomber à genoux.)* Mon Dieu ! guide ses pas !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le Théâtre représente un site très-pittoresque. Sur le devant, au premier plan, une grande arcade en pierres dégradée et noircie par le temps. A travers cette arcade, on voit à droite l'extérieur du moulin construit sur bateau, où s'est passé le premier acte; un petit pont en planches conduit du sol au moulin; deux cordes servent de garde-fous; la meule tourne. A gauche, une maisonnette en bois élevée sur pilotis : elle communique au sol par un mauvais escalier en planches. Tout le fond se compose de plusieurs cascades qui alimentent le bassin où est fixé le moulin; ces cascades s'échappent des étangs supérieurs; sur le devant on voit nager des canards et des oies. L'effet du ciel est un soleil couchant; il est cinq heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE.

BORELLO, JOANNA.

(Borello arrive effaré par la gauche; il descend vivement l'escalier et appelle.)

BORELLO.

Joanna!... Joanna!...

JOANNA, *sortant du moulin.*

Eh bien! qu'y a-t-il?... Eh! c'est toi, Borello?

BORELLO.

Ah! ma sœur!

JOANNA.

Qu'as-tu!..... quel trouble!..... quel désordre!..... tu m'effraies!

BORELLO.

C'est fait de nous : tout est perdu !

JOANNA.

Encore des malheurs !

BORELLO.

Horribles !... le château... les ennemis... le seigneur Truxillos...

JOANNA.

Eh bien ?

BORELLO.

Il est mort !

JOANNA.

Mort ?

BORELLO.

Dans mes bras... cet officier... c'est lui....

JOANNA.

Lui que j'avais envoyé au château ?

BORELLO.

Lui même.

JOANNA.

Malheureuse, qu'ai-je fait !... et que sont devenus M. le comte et sa fille adoptive ?

BORELLO.

Je l'ignore. Après cet horrible événement, je fuyais ; à quelque distance du château, je rencontre une troupe de soldats allemands conduits par le valet de ce maudit capitaine ; je me jette à plat ventre derrière un buisson ; et, sans être aperçu, je les entends s'entretenir de leur odieux projet.

JOANNA.

O mon Dieu ! quel est-il ?

BORELLO.

De s'emparer du château, d'arrêter M. le comte et de le conduire au quartier général.

JOANNA.

Ah ! notre pauvre seigneur !

BORELLO.

Il est perdu, car on l'accuse d'avoir voulu faire périr cet officier ; et moi qui connais son innocence, je le laisserais à la

merci de ces brigands!... non, je le défendrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Je cours rassembler tous nos paysans réfugiés dans les montagnes; nous nous embusquons; au passage de l'escorte, nous nous précipitons sur eux, et je me ferai tuer ou je leur arracherai leur proie.

JOANNA.

Tu veux encore?...

BORELLO.

N'essaie pas de me détourner de ma résolution; il y va de la vie de mon maître, et tes efforts seraient inutiles. Viens me donner mes armes.

JOANNA.

Borello, je t'en conjure...

BORELLO.

Viens, je n'ai pas une minute à perdre.

JOANNA.

Arrête! j'aperçois des uniformes.

BORELLO.

Hâtons-nous de rentrer.

JOANNA.

Tu n'en a plus le temps; c'est le major Ruding!... Cache-toi... (lui montrant l'escalier) là; et surtout pas d'imprudence!... Les voici. (Elle le pousse; on le perd de vue.)

SCÈNE II.

RUDING, JOANNA, UN SOUS-OFFICIER à la suite du major.

RUDING, à la cantonnade.

Que le détachement m'attende de l'autre côté du pont. Eh bien! madame la meunière, comment se trouve mon cher Ferdinand? avez-vous eu bien soin de lui?...

JOANNA, à part.

Il ne sait rien.

RUDING.

S'il est content de vous, je vous jure que vous n'y perdrez rien; je saurai reconnaître... Mais où est-il?... il me tarde de le voir.

JOANNA.

Mon bon monsieur...

RUDING.

Eh quoi ! morbleu ! vous me barrez le chemin ! est-ce que vous voulez m'empêcher d'aller l'embrasser ?

JOANNA.

Non, monsieur le major ; mais c'est que...

RUDING.

Eh bien ?

JOANNA.

C'est qu'il n'est plus ici.

RUDING.

Il n'est plus ici ?

JOANNA.

Il ne pouvait trouver chez moi tout ce qui lui était nécessaire, et il eût peut-être été exposé à de grands dangers. . . . Je l'ai fait conduire au château voisin.

RUDING.

Par la mort ! c'était à vous que je l'avais confié ! Et quel est ce château ?

JOANNA.

Celui de notre bon seigneur, le comte Torrelli.

RUDING.

Torrelli ! . . . malheureuse ! . . .

JOANNA.

Ah ! monsieur ! . . .

RUDING.

Où l'avez-vous conduit ? . . . chez le plus cruel de tous nos ennemis ! . . .

JOANNA.

Ah ! ne croyez pas . . .

RUDING.

N'est-ce pas lui et son lâche neveu qui fomentent la révolte et excitent les paysans au désordre et à l'assassinat dont ils leur donnent l'affreux exemple ? J'en ai des preuves : qu'ils tremblent ! . . . tremble toi-même ! . . . Mais je cours m'assurer . . . Par l'enfer ! s'il était arrivé quelque malheur à mon ami, aucun de vous n'échapperait à ma juste vengeance !

(Il remonte la scène ; Fritz paraît au haut de l'escalier, derrière la maisonnette.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRITZ.

RUDING.

C'est toi, Fritz ?

FRITZ.

Ah ! monsieur le major ! quel bonheur pour moi de vous rencontrer !... mon pauvre maître !...

RUDING.

Que lui est-il arrivé ?

FRITZ.

Hélas !

RUDING.

Parle ; mais parle donc ?

FRITZ.

Nous ne savons ce qu'il est devenu.

RUDING.

Est-il possible ?... les troupes que j'ai envoyées ?...

FRITZ.

Je les ai rencontrées à l'instant où j'allais chercher des secours pour mon maître ; je les ai conduites au château ; elles s'en sont emparées, mais toutes nos recherches ont été inutiles : le capitaine Ferdinand n'a pas reparu.

RUDING, *au désespoir.*

Les scélérats l'auront assassiné !

FRITZ.

Je lui avais bien dit que ce n'était pas sans quelque mauvaise intention qu'on le logeait dans ce pavillon isolé ; il n'a pas voulu me croire.

RUDING.

Du moins, ses meurtriers sont-ils en notre pouvoir ?

FRITZ.

Oui, monsieur le major. Oh ! nous avons arrêté tout le monde : le comte, ses gens, et même sa fille, qui, sans doute, ne vaut pas mieux que les autres, si j'en juge par le déguisement qu'elle avait pris.

RUDING.

Et l'infâme Truxillos ?...

FRTZ.

Oh ! pour celui-là son affaire est déjà faite. Dieu veuille avoir son âme, si toutefois il en avait une !

RUDING.

Il a péri !

FRTZ.

Sans qu'on puisse deviner par qui ni comment il a été tué ; mais c'était un fameux coquin, allez. Il n'y a pas jusqu'à son oncle qui n'ait à s'en plaindre ; il paraît qu'on a trouvé sur lui quelque objet précieux qui appartenait au vieux comte, et que sûrement il lui avait volé.

RUDING.

Dans quel coupe-gorge cette malheureuse a-t-elle conduit mon pauvre Ferdinand !... Mais toi, qui t'amène ici ?

FRTZ.

L'espoir d'apprendre des nouvelles de mon maître.

RUDING.

Comment ?

FRTZ, *baissant la voix.*

En arrêtant ce coquin de Borello. Le sergent Urmann me suit à quelque distance avec un fort détachement ; mais, sous prétexte de ne pas donner l'éveil, ils m'ont forcé de marcher en avant, et si je ne vous avais pas rencontré, Dieu sait...

RUDING.

Mon impatience ne me permet pas d'attendre le résultat de vos recherches ; reste. Je cours au château et je vais donner ordre au détachement de te rejoindre le plus tôt possible ; ne négligez rien pour vous emparer de ce scélérat, lâche complice d'un maître plus coupable encore, et qu'ils subissent tous deux la mort que leur réserve mon désespoir.

(*Il sort par l'escalier à gauche.*)

SCÈNE IV.

BORELLO, *caché*, FRTZ, JOANNA.

JOANNA, *à part.*

J'espère que maintenant il pourra se sauver.

FRTZ, *à part.*

Ne négligez rien... c'est bien facile à dire ; mais c'est que

depuis ces événemens-là je suis encore moins brave que je ne l'étais avant. Si les camarades étaient avec moi, je ne dis pas... mais seul!...

BORELLIO, avançant la tête et à sa veur avec impatience.

Mes armes! (Joanna lui fait signe d'attendre qu'elle ait éloigné Fritz.)

FRITZ, tressaillant de peur.

Hein?... qu'est-ce qu'il y a?... j'avais cru entendre...

JOANNA, venant à lui.

Vous restez là, vous?

FRITZ, étonné.

Mais... mais je crois que oui.

JOANNA.

Oui!.. vous avez tort.

FRITZ, plus étonné.

Ah!

JOANNA.

Je ne suis pas méchante, moi...

FRITZ.

Oh! je sais bien; vous êtes au contraire d'une douceur...

JOANNA.

Et je vous conseille de déguerpir au plus vite.

FRITZ.

Comment?... est-ce qu'il y a du danger?

JOANNA.

Beaucoup!.. et si vous aimez la vie...

FRITZ.

Il n'y a pas de doute.

JOANNA.

Partez.

FRITZ.

Un moment. (A part.) Elle cherche à m'effrayer; quand on prend ce moyen-là, c'est que souvent on a peur soi-même; je sais ça, moi; faisons bonne contenance.

JOANNA.

Partez donc.

FRITZ, affectant une grande assurance.

Du tout, ma bonne, je reste.

Quoi ! vous voulez ?

JOANNA.

FRITZ , à part.

Quand je disais qu'elle avait peur. (Haut.) Je reste jusqu'à ce que vous m'ayez dit ce qu'est devenu mon maître.

JOANNA , avec impatience.

Eh ! je n'en sais rien.

FRITZ.

Mais votre frère le sait, lui.

JOANNA.

Borello n'est pas ici.

FRITZ , s'enhardissant de plus en plus.

Oh ! alors, si elle est seule !.. (Haussant la voix.) Madame la meunière, il faut me dire où est Borello.

JOANNA , à part.

Il veut absolument se perdre.

FRITZ , toujours plus haut.

Il faut me le dire, ou sinon !

BORELLO , sortant brusquement.

Eh bien ! morbleu ! le voilà : que lui veux-tu ?

FRITZ , reprenant sa peur.

Ah ! mon Dieu !

JOANNA , se mettant aux aguets.

J'en étais sûre !

BORELLO.

Je te demande ce que tu lui veux, à Borello ?

FRITZ , tremblant.

Mais, pas le moindre mal, assurément ; car dès que deux hommes ont trinqué ensemble, il ne leur est plus permis de penser à se nuire.

BORELLO.

Dans ton pays, peut-être ; mais non, dans celui-ci ; et si je t'épargne, c'est que tu n'es pas digne de ma colère.

FRITZ.

Oh ! quant à ça, j'avoue...

BORELLO.

Tu cherches ton maître ; je ne sais pas plus que toi ce qu'il est devenu ; cependant je puis t'assurer qu'il n'a point péri au château.

FRITZ.

Vraiment ?

BORELLO.

Dans tous les cas, le comte n'a rien à se reprocher. C'est le seigneur Truxillos et moi qui avons tout fait. Retourne près de ton major et dis-lui que, s'il ne remet sur-le-champ monseigneur en liberté, pas un des soldats qui sont avec lui ne sortira de ces montagnes.

FRITZ.

Pas un !

BORELLO.

Tu m'as entendu. Pars.

JOANNA, descendant précipitamment.

Des soldats!...

FRITZ, à part.

Ce sont les camarades !

BORELLO, à Fritz.

Cours au devant d'eux. (*A Joanna.*) Et toi, par saint Jacques ! donne-moi donc mes armes. (*Joanna rentre dans le moulin ; à Fritz.*) Tu n'es pas encore parti ?

FRITZ.

Je pars, M. Borello, je pars. (*A part.*) Oh ! si les camarades étaient là, quel plaisir j'aurais à faire arrêter ce coquin !... (*A Borello qui le regarde.*) Voilà que je m'en vas, M. Borello. (*Il monte l'escalier.*)

BORELLO.

Joanna ! Joanna ! arrive donc. Faut-il si long-temps pour décrocher un fusil ?

FRITZ, montant plus vite.

Diable ! un fusil !

BORELLO, bouillant d'impatience.

Joanna ! Joanna ! Ah ! je vais moi-même...

SCÈNE V.

FRITZ, LE SERGENT URMANN et ses Soldats au haut de l'escalier, BORELLO sur l'avant-scène.

FRITZ, aux soldats.

Mes amis, c'est ce coquin de Borello ! qu'il ne vous échappe

pas! arrêtez-le; en avant, mes enfans, en avant!... (*Il se met derrière.*)

BORELLO, *saisissant une hache.*

Vous ne me tenez pas encore, et je vendrai cher ma vie.

(*Il coupe le pont et rentre fièrement dans le moulin dont il ferme la porte.*)

FRITZ.

Allons, camarades, débusquez-le de là, vous êtes braves, et nous sommes dix contre un.

(*Les soldats font un mouvement.*)

JOANNA, *à la fenêtre.*

Ah! messieurs, que vous ai-je fait? et pourquoi persécuter de pauvres gens comme nous?

URMANN.

Point de quartier; rendez-vous!

BORELLO, *à la fenêtre, armé d'un fusil.*

Jamais! le premier qui avance, je le brûle!

JOANNA, *se jetant sur lui.*

Arrête, mon frère! tu nous perds!

(*Elle l'arrache de la fenêtre. Ils disparaissent.*)

FRITZ.

Attends, attends, vieux renard, nous te forcerons bien à déguerpir. Enfumons-le dans sa tanière; mettons le feu au moulin.

TOUS.

Oui, le feu! le feu!

URMANN.

Vite! des broussailles, de la poudre, des flambeaux!

FRITZ.

Moi, je vais battre le briquet... Ah! le coquin! de peur du feu, il s'est jeté à l'eau! Le voilà là-bas qui se sauve...

URMANN.

Soldats!... en joue!... feu!

(*On aperçoit Borello qui se sauve à la nage; les soldats font une décharge; il plonge et n'est pas atteint.*)

FRITZ.

Ah! mon Dieu! on l'a manqué!

URMANN.

C'est égal, le moulin paiera pour lui. Du feu ! . . .

TOUS.

Du feu ! du feu ! oui ! brûlons le moulin !

(*Ils se disposent à mettre le feu.*)

SCÈNE VI.

FERDINAND, FRITZ, SOLDATS, ensuite JOANNA.

FERDINAND, *paraissant au haut de l'escalier.*

Que faites-vous, soldats ?

FRITZ.

Ah ! mon Dieu ! c'est mon cher maître !

TOUS.

Le capitaine !

JOANNA, *à la porte du moulin.*

Ah ! monsieur le capitaine ! sauvez-moi, je vous en conjure !

FERDINAND.

Arrêtez, mes amis ! la guerre n'enfante-t-elle pas assez de désastres, sans ajouter encore à ses rigueurs.

FRITZ.

Pardon, mon cher maître, mais l'idée que vous aviez péri sous les coups de ce scélérat de Borello . . .

FERDINAND.

C'est lui, c'est son maître qu'il faut punir, et non cette femme que je ne puis croire leur complice.

JOANNA, *toujours à la porte.*

Ah ! seigneur ! je vous jure . . .

FRITZ.

Parbleu ! des sermens, ça ne leur coûte rien.

FERDINAND.

Je veux qu'elle soit épargnée.

JOANNA.

Ah ! merci, mon bon seigneur !

FRITZ.

Mais comment se fait-il que je ne vous ai pas retrouvé au château ?

FERDINAND.

Échappé comme par miracle à la mort qu'on me destinait, j'ai quitté sur-le-champ cette maison inhospitalière et je me suis dirigé sur le monastère où je t'avois envoyé me chercher des secours ; mais bientôt égaré , perdu dans ces montagnes , je me suis vu forcé de marcher au hasard ; enfin je me retrouve au milieu de vous , et , sans la fatigue qui m'accable , tous mes maux seraient oubliés.

(Pendant le dialogue précédent, Joanna a jeté une planche pour remplacer le pont que Borello a brisé ; elle est venue à terre et s'est rapprochée de Ferdinand.)

JOANNA.

Seigneur officier, c'est vous qui m'avez conservé ce moulin, daignez en disposer ; vous avez besoin de repos. et . . . croyez bien que vous n'avez rien à craindre chez une mère qui vous doit les jours de son fils.

FRITZ.

Oh ! d'ailleurs, j'aurai soin de m'en assurer ; acceptez , mon cher maître. Après tout ce que vous avez souffert , c'est bien le moins que . . . d'ailleurs, la route est tout au plus à cent pas de ce moulin, et il faut nécessairement que nos gens passent par là pour conduire les prisonniers au quartier général.

FERDINAND.

Les prisonniers !

FRITZ.

Sans doute, le comte Torrelli, sa fille . . . Oh ! c'est que vous ne savez pas ; nous nous sommes couverts de gloire ; ils sont tous pris, tous, excepté Borello ; mais j'espère bien qu'il n'échappera pas ; voilà le major arrivé.

FERDINAND.

Le major est de retour ?

FRITZ.

Il est au château , et bien inquiet de votre sort.

FERDINAND.

Ce cher Ruding ! il fant le rassurer.

FRITZ.

C'est ça. Pendant que vous allez vous en occuper , je vas visiter le moulin. *(A quelques soldats.)* Suivez-moi , mes amis

rons en vainqueurs dans ces murs que notre valeur a conquis.

(Il marche à la tête des soldats en se donnant des airs de triomphe ; il passe en tremblant sur la planche qui sert de pont et entre dans le moulin ; Joanna l'accompagne.)

SCÈNE VII.

FERDINAND, URMANN, SOLDATS.

FERDINAND, *écrivant quelques mots au crayon sur ses tablettes.*

Hâtons-nous d'instruire le major que je suis en ces lieux ; il a pour moi tant d'amitié ! . . . N'oublions pas de recommander à sa bienveillance ce bon Zénadin à qui je dois d'avoir échappé à la mort ; cher Zénadin ! c'est maintenant que tu ne me quitteras plus ; par moi tu seras libre et tu deviendras l'ami de l'homme dont ta pitié généreuse a conservé les jours. *(Il déchire la feuille sur laquelle il a écrit, et appelle.)* Sergent Urmann, chargez une ordonnance de porter sur-le-champ ce billet au major Ruding ; placez des sentinelles autour du moulin et établissez un poste dans cette maison qui domine la route.

URMANN.

Mon capitaine, vous allez être obéi.

(Il sort avec les soldats ; une ordonnance part ; on pose des sentinelles ; Fritz sort du moulin avec Joanna.)

FRITZ.

Tout est en ordre là dedans, et vous pouvez entrer quand bon vous semblera. Je m'en vais à présent voir si l'on a pris toutes les précautions nécessaires, afin que nous n'ayons aucune surprise à craindre. Vous riez ? . . . Ah ! dame ! la prudence ! . . . Vivre tranquille et mourir le plus tard possible, je ne connais que ça, moi.

(Il monte l'escalier de la maisonnette ; les soldats qui étaient restés le suivent.)

SCÈNE VIII.

JOANNA, FERDINAND.

JOANNA, *à Ferdinand qui se dispose à entrer dans le moulin,*

Pardon, seigneur officier, si je prends la liberté de . . . mais j'ai tant d'inquiétude . . .

FERDINAND.

Parlez sans crainte.

JOANNA.

Arraché de son château par vos soldats, notre bon maître, le comte Torrelli, va être conduit au quartier-général; quel sera son destin?

FERDINAND.

La mort.

JOANNA.

La mort!...

FERDINAND.

Les lois de la guerre condamnent à la peine capitale le lâche qui, au mépris des traités, ose attenter aux jours de nos soldats.

JOANNA.

Ah! ne croyez pas... monseigneur est incapable...

FERDINAND.

Incapable!.. n'a-t-il pas voulu me faire assassiner.

JOANNA.

On l'a trompé; il n'a pu donner l'ordre...

FERDINAND, avec impatience.

C'est assez.

JOANNA.

Mais sa fille, de quoi peut-on l'accuser?... elle fait ici du bien à tout le monde, et dans le pays tous les malheureux n'ont que des bénédictions pour le nom chéri d'Emma.

FERDINAND.

D'Emma, dites-vous?

(On entend le bruit d'une marche éloignée qui continue pendant le dialogue suivant.)

JOANNA.

Mon Dieu!.. qu'est-ce que j'entends?

FERDINAND.

Sa fille porte le nom d'Emma!

JOANNA.

Oui, seigneur, quand je dis sa fille, la pauvre enfant ne lui est de rien; mais on la nomme ainsi, parce que c'est une jeune orpheline à laquelle monsieur le comte tient lieu de père.

FERDINAND.

Une orpheline ! Ah ! si j'en croyais mon espoir !..

JOANNA, *écoutant toujours le bruit.*

Je ne me trompe pas : ce bruit vient de la route.

URMANN, *du haut de l'escalier.*

Capitaine, voilà l'escorte qui conduit les prisonniers.

FERDINAND, *avec impétuosité, en ramenant Joanna sur l'avant-scène.*

De grâce ! répondez-moi. Cette jeune fille est-elle depuis long-temps auprès du comte ?

JOANNA.

Depuis deux ans.

FERDINAND.

N'a-t-elle pas été en Allemagne ?

JOANNA.

Je le crois.

FERDINAND.

Pour un procès ?

JOANNA.

Justement, je m'en souviens.

FERDINAND.

Avec sa mère ?

JOANNA.

Oui, la marquise de Montréal.

FERDINAND.

C'est elle ! c'est mon Emma ? Elle serait captive !..... Ah ! courons...

(La marche s'interrompt ; grand bruit au dehors.)

URMANN, *reparaissant sur l'escalier.*

On ne passe pas, morbleu !

EMMA, *se débattant au milieu de quelques soldats.*

Il est ici, laissez-moi lui parler.

JOANNA.

C'est elle.

FERDINAND.

Emma, je vous revois !

EMMA, descendant précipitamment et tombant aux pieds de Ferdinand.

Ferdinand, j'embrasse vos genoux!

FERDINAND.

Que faites-vous, Emma?

EMMA.

De grâce, un mot. Ferdinand, écoutez-moi.

FERDINAND.

Parlez.

EMMA.

A vous seul.

FERDINAND, aux soldats.

Laissez-moi. Qu'on suspende la marche et qu'on garde à vue les prisonniers. *(Les soldats se retirent.)*

JOANNA.

Seigneur officier, permettez que j'aie retrouvé mon bon maître, et que dans sa détresse je puisse offrir du moins quelques consolations au bienfaiteur de ma famille. Ma demande vous étonne; mais sachez qu'il n'est pas un des vassaux de M. le comte, qui ne se crût heureux d'obtenir la faveur que j'implore. Vous le permettez, n'est-il pas vrai?.. ah! merci; mon bon maître puisse-t-il être sauvé! *(Elle monte l'escalier et sort.)*

SCÈNE IX.

EMMA, FERDINAND.

EMMA.

Vous l'entendez, Ferdinand!

FERDINAND.

Emma, je ne songe qu'au bonheur de vous revoir.

EMMA.

Songez aussi, mon ami, que vous seul pouvez me préserver du plus grand des malheurs.

FERDINAND.

Près de moi vous n'avez plus rien à redouter.

EMMA.

Je l'ai pensé dès que j'ai su que vous étiez en ces lieux; mais,

hélas ! ce n'est pas pour moi seule que je tremble!.. le comte Torrelli...

FERDINAND.

Aucun lien ne vous unit à ce perfide.

EMMA.

Il m'a servi de père.

FERDINAND.

Il a voulu deux fois attenter à mes jours.

EMMA.

Lui ! Ferdinand, j'en appelle à votre cœur ; un vieillard estimé, chéri de tout ce qui l'environne dont la longue carrière ne fut marquée que par des bienfaits, dont l'âme généreuse se soulèverait à l'idée seule d'une perfidie, pouvez-vous croire qu'il ait osé violer les droits sacrés de l'hospitalité pour assouvir une basse vengeance ? Ah ! cette idée me fait horreur, et vous n'y croyez pas vous-même. Non, il vous a reçu dans son château, il vous a fait asseoir à sa table et vous ne pouvez oublier sa noble indignation, quand sa présence fit tomber le poignard des mains de Borello ! Mon ami, protége-t-on les jours de celui dont on veut être l'assassin ?

FERDINAND.

La crainte a souvent suspendu la vengeance, et le crime se cache dans l'ombre pour s'assurer l'impunité. Vous-même, chère Emma, vous ignoriez mon séjour au château ; on craignait que vous ne prissiez quelque intérêt au sort du malheureux qu'on voulait sacrifier ; on vous avait soustraite à mes regards, et sans la pitié d'un esclave, d'un ange qui a constamment veillé sur moi, je tombais sous les coups de lâches assassins ; je mourais près de vous et sans goûter le bonheur de vous revoir encore.

EMMA.

Vous conservez donc le souvenir du pauvre Zénadin ?

FERDINAND.

Je le conserverai toute ma vie.

EMMA.

Eh bien ! si c'était lui qui vous implorât par ma voix ?.. S'il vous disait : seigneur, j'ai tout bravé pour vous préserver des pièges de vos ennemis ; j'ai suivi leurs pas, épié leurs démarches, écouté leurs discours ; dès que je soupçonnais quelque danger, je m'empressais de vous en prévenir. C'est ainsi que j'ai détour-

né de vous la coupe empoisonnée; c'est ainsi que j'ai deviné le secret de ce pavillon où vous deviez trouver la mort. Et que n'ai-je pas souffert, lorsqu'enfermé par l'infâme Truxillos, n'ayant aucun moyen de correspondre avec vous, n'osant élever la voix dans la crainte de hâter votre perte, en proie aux tourmens de l'incertitude, il m'a fallu comprimer ma terreur pour faire parvenir jusqu'à vous cette romance dont chaque mot était un avertissement du péril qui vous menaçait!

FERDINAND.

Emma!

EMMA.

J'écoutais!.. Le silence accroissait mon supplice! enfin le Ciel m'inspire; l'horloge sonne. Puisant alors de nouvelles forces dans mon désespoir, j'emploie tout ce que le hasard fait tomber sous ma main; la porte ébranlée cède à mes efforts, et et je me précipite pour te sauver ou mourir avec toi!

FERDINAND.

Emma, c'est toi!...

EMMA.

Eh! quel autre sentiment que l'amour pouvait inspirer un pareil dévouement.

FERDINAND.

Chère Emma!

EMMA.

Je n'ai quitté ce déguisement que pour suivre le comte Torrelli, partager ses chagrins, et lui prodiguer tous les soins que lui devait ma tendresse.

FERDINAND.

Cœur noble et généreux, tu sais donc, pour toutes les peines, trouver des secours et des consolations?...

EMMA.

Ce que tes dangers m'ont inspiré, Ferdinand, ne le dois-je pas aux malheurs de celui qui me tient lieu de père?... Ah! si tu l'avais vu, ce vieillard vénérable, arraché du toit de ses ancêtres, traîné sans pitié par une soldatesque insolente, éloigné de ses fidèles serviteurs, qui tous n'avaient de larmes que pour son infortune!... Seule, j'ai pu le suivre, parce que je me suis fait connaître pour sa fille; seule, je reste à sa misère; il n'a que mes prières et mes pleurs pour l'arracher à la mort! Ferdinand, je n'espère qu'en toi; faut-il tomber à tes genoux?

Eh bien ! vois Emma suppliante, désespérée, implorer à tes pieds pour prix de son dévouement, le salut de son bienfaiteur ?... Sauve ! sauve mon père !...

FERDINAND.

Emma, tu m'as vaincu ! je manque à mon devoir en favorisant la fuite d'un coupable ; mais, quoi qu'il puisse arriver, je remplirai tes vœux. Urnann, faites approcher le comte Torrelli. (*A Emma.*) Annonce-lui ce que toi seule pouvais obtenir de moi. De ce côté la fuite est impossible ; par-là, en éloignant une sentinelle, il sera facile... Je vais tout disposer.

EMMA.

Ferdinand, c'est mon père, c'est le tien que tu vas sauver !... oui, le tien ; car il ne pourra refuser la main de sa fille à l'homme généreux qui le rend à ma tendresse.

(*On amène le comte. Les soldats se retirent.*)

FERDINAND.

Je reviens à l'instant.

(*Il baise la main d'Emma et sort.*)

SCÈNE X.

LE COMTE, EMMA.

EMMA.

Mon père, connaissez enfin le motif pour lequel je me suis éloignée de vous si précipitamment.

LE COMTE.

Je l'avais soupçonné, et l'idée de ce que tu allais entreprendre, ajoutait encore à mes maux.

EMMA.

Quoi ! vous blâmeriez ?...

LE COMTE.

Emma, je suis Sicilien, et je maudirais l'existence si je la devais à la pitié d'un ennemi de ma patrie.

EMMA.

Ne voyez que sa générosité.

LE COMTE.

Sa générosité ! sans son amour pour toi, aurait-il daigné jeter un regard sur mes malheurs ? Non, sans pitié pour mes che-

yeux blancs, il m'aurait confondu avec toutes les victimes de leurs fureurs.

EMMA.

Mon père, voyez mes pleurs, écoutez mes prières.

LE COMTE.

Je n'écoute que ma haine.

EMMA.

Ah! laissez-vous fléchir.

LE COMTE.

Non, ce serait une indigne faiblesse.

EMMA.

Que pouvez-vous espérer?

LE COMTE.

La mort, et je la désire puisqu'elle sera le terme de mes longues souffrances. Grand Dieu! que ta justice est terrible! Vingt années de malheurs ne suffisent-elles pas pour expier ma seule faute? Si je fus un instant amant perfide et père dénaturé, n'ai-je pas payé cet oubli de mes devoirs par la perte du bonheur de ma vie entière?... N'était-ce point assez de tant de recherches inutiles, de tant d'espérances trompées, et fallait-il que mon fils fût égorgé par l'homme qui devait le remplacer près de moi.

EMMA.

Que me dites-vous?... Truxillos!.....

LE COMTE.

Oui, connais enfin la cause de ce désespoir auquel tu me vois en proie!... Ce ne sont ni mes biens; ni la vie que je regrette; mais, avant de quitter le château, j'ai acquis la preuve que Truxillos, craignant sans doute de se voir ravir mon héritage, avait donné la mort à mon malheureux fils!

EMMA.

Se pourrait-il!

LE COMTE.

Un présent que j'avais fait à Maria, et qui devait appartenir à mon fils, a été trouvé sur le cadavre du misérable que je rougis de nommer mon neveu. Comment, si ce n'est pas un crime, a-t-il pu s'en rendre maître? et lorsqu'il feignait de partager mes peines, lorsqu'il m'offrait de m'aider dans mes recherches, le scélérat se paraît à mes yeux des dépouilles de sa

victime!... Ah! ce coup affreux a triomphé de mon courage!... Maria, ta vengeance doit être satisfaite, tes malédictions sont accomplies. Au milieu des grandeurs et de l'opulence, l'auteur de tous les maux est maintenant plus à plaindre que toi!...

(Il tombe accablé sur une pierre et cache sa figure dans ses mains.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, EMMA, FERDINAND.

FERDINAND.

Tout est prêt, et vous pouvez sans crainte...

EMMA.

Ah! Ferdinand, il refuse!...

FERDINAND.

Eh quoi! lorsque j'impose silence à mon juste ressentiment, rougiriez-vous de me devoir votre délivrance?

LE COMTE.

Oui, car vous me croyez coupable.

FERDINAND.

J'oublie tout, pour ne voir en vous que le bienfaiteur d'Emma.

LE COMTE.

Je ne puis accepter vos secours.

FERDINAND.

Songez au sort qui vous menace : vous êtes perdu si l'on vous conduit au camp; jugé par un conseil de guerre, vous serez condamné, et la mort...

LE COMTE.

Que m'importe la vie si vous m'enlevez l'honneur?

EMMA.

Mon père!...

LE COMTE.

Jeune homme, vous pouvez faire plus pour moi que pour sauver mes tristes jours. Non content de me frapper dans ce que j'ai de plus cher au monde, un monstre, comblé de mes

bienfaits, a laissé peser sur ma tête l'horreur d'un crime que lui seul était capable de commettre. Je hais vos compatriotes ; ils sont les oppresseurs de ma patrie, et, sans les prières d'Emma, je vous aurais refusé l'entrée de mon château ; mais après vous avoir accordé un asile, le soin de ma gloire et un sentiment plus tendre qui, malgré moi, m'entraînait vers vous, m'auraient porté à défendre vos jours, si j'avais su qu'ils fussent menacés. Je n'ai point trempé dans cet indigne complot, croyez-en la parole d'un vieillard que la tombe va bientôt dévorer. Trente ans, avec honneur, j'ai servi mon pays, et ce n'est pas vous qui devez croire qu'un soldat puisse jamais devenir un assassin.

EMMA.

Ah ! mon ami, je vous jure . . .

FERDINAND.

Point de sermens, Emma, ils sont inutiles. (*Au comte.*) Tout-à-l'heure encore, je croyais devoir vous haïr ; je vous vois, je vous entends, et je me reproche d'avoir pu vous soupçonner un seul instant d'une trahison si noire. Votre figure vénérable, le son de votre voix, la franchise de vos discours, tout se réunit pour me convaincre, pour m'attendrir : je me croirais coupable si je causais votre perte, et ce n'est plus uniquement pour Emma, c'est maintenant pour moi que je veux, que je dois vous sauver.

EMMA.

Cher Ferdinand ! Et vous, mon père, cédez à mes vœux, ne me privez pas du seul appui que le Ciel m'ait laissé sur la terre ; songez que je ne pourrais vous survivre : vivez, vivez pour votre Emma.

LE COMTE.

O ma fille ! je sens que ton amour peut encore me faire supporter la vie. Ferdinand, j'accepte vos secours.

FERDINAND.

Les momens sont précieux ; venez, je vais vous servir de guide.

EMMA.

Partons !

LE COMTE, avec un soupir.

Partons !

(On entend de deux côtés le bruit du tambour et celui des armes.)

Qu'entends-je !
FERDINAND.

Grand Dieu !
EMMA.

C'est un signal d'alarme !
LE COMTE.

Hâtons-nous !
FERDINAND.

Ma fuite vous perdrait : je reste.
LE COMTE.

Ruding ! il n'est plus temps !
FERDINAND, apercevant le major.

SCÈNE XII.

RUDING, FERDINAND, LE COMTE, EMMA,
JOANNA, OFFICIERS ET SOLDATS.

RUDING.
Tout le monde sous les armes, et préparons-nous à les bien recevoir.
(Il descend.)

JOANNA, à part.
O mon Dieu ! ce malheureux Borello...

FERDINAND, à part.
Qu'est-il donc arrivé ?

EMMA, au comte.
Ah ! du moins, je partagerai votre sort.

RUDING.
Sergent, que douze grenadiers s'emparent du prisonnier, et que sur-le-champ...

FERDINAND.
Ruding, que voulez-vous faire ?...

RUDING.
Mon devoir. (Il lui remet un papier.) Lis.

JOANNA.
Mon pauvre maître !...

FERDINAND.

Oseriez-vous commander une telle atrocité?

RUDING.

J'exécute les ordres que j'ai reçus.

FERDINAND.

Un vieillard!...

RUDING.

Le chef des bandits qui ont assassiné tant de nos braves.

FERDINAND.

Lui!

JOANNA.

C'est une imposture!... Pardon, M. le major, je vous jure...

RUDING.

Son or les excitait au meurtre et son neveu lui-même était à leur tête.

LE COMTE.

Infâme Truxillos!

RUDING, *aux soldats.*

Obéissez!

FERDINAND, *se plaçant devant le comte.*

Arrêtez. Je m'oppose...

RUDING.

Est-ce à toi de prendre sa défense? Veux-tu nous rendre victime de ta folle générosité? Entends-tu les cris de ces furioux armés en son nom? De toutes parts, ils descendent des montagnes, et vont nous accabler sous le nombre. Il faut à la fois les effrayer par un grand exemple et leur ôter l'espoir de le sauver. (*Aux soldats.*) Qu'on l'entraîne et qu'il meure!

EMMA.

Mon père!... (*Au major.*) Ah! monsieur, j'embrasse vos genoux!

RUDING.

L'épargner n'est pas en mon pouvoir.

JOANNA.

Grâce! grâce! M. le major.

FERDINAND.

Ruding, écoutez-moi!

RUDING.

Je n'écoute rien.

LE COMTE.

Cesssz un débat trop pénible... Capitaine, n'essayez point de me soustraire à mon sort; mais croyez que votre noble conduite m'a vivement ému; adieu, ma fille, ton ami te remercie, ton père te bénit.

EMMA.

Ah! je m'attache à vous et nous mourrons ensemble!

LE COMTE.

Joanna, je la recommande à vos soins.

JOANNA.

Venez, mademoiselle! ce spectacle vous donnerait la mort.

EMMA.

Non, je ne puis l'abandonner dans ce moment terrible.

LE COMTE, *bas à Ferdinand.*

Mon ami, faites qu'on l'éloigne au plus tôt de ces lieux.

(*On entend un roulement.*)

LE COMTE, *aux soldats.*

Je suis prêt à vous suivre. Monsieur le major, puis-je espérer que ma dernière volonté sera respectée?

RUDING.

Sans doute.

LE COMTE.

Là, sur mon cœur, est le douloureux souvenir d'un objet bien cher qu'un événement affreux ravit à ma tendresse. Je ne veux m'en séparer qu'à la mort; mais lorsque je ne serai plus, je désire qu'il soit remis à ma fille adoptive et qu'elle le conserve comme un dernier gage de mon amour pour elle.

RUDING.

Je vous le promets. (*Second roulement.*)

LE COMTE, *tirant de son sein le médaillon et le couvrant de baisers.*

O mon fils! c'est en implorant mon pardon, en pressant sur mon cœur ce gage chéri que la mort me frappera.

FERDINAND.

Que vois-je?... Arrêtez!...

(106)

RUDING.

Plus de délais.

FERDINAND.

Arrêtez, vous dis-je. Ce médaillon... comment se trouve-t-il entre vos mains?... il est à moi.

LE COMTE.

A vous!

FERDINAND.

Je le tiens de ma mère.

LE COMTE.

De Maria Roberti?

FERDINAND.

Elle-même.

LE COMTE.

O mon Dieu! mon Dieu! je te remercie! je ne mourrai pas sans avoir embrassé mon fils!

FERDINAND, *se jetant dans ses bras.*

Mon père!

TOUTS.

Son père!

(*Bruit de plusieurs coups de fusils.*)

LES SENTINELLES, *se repliant.*

L'ennemi! l'ennemi!

SCÈNE XIII et dernière.

LES MÊMES, BORELLO; PAYSANS.

(*Le fond de la scène se couvre de barques; elles sont pleines de paysans armés. Borello paraît au même instant derrière la maisonnette.*)

BORELLO et LES PAYSANS.

Bas les armes!

RUDING.

Ah! mille bombes! nous allons voir.

FERDINAND, *à la tête de ses soldats.*

Suivez-moi!

BORELLO, *le couchant en joue.*

Rendez-nous notre bon seigneur, ou vous êtes mort!

LE COMTE.

Arrête, Borello! (*Aux paysans.*) Malheureux, qu'allez-vous faire? c'est mon fils!

BORELLO et LES PAYSANS.

Son fils!

RUDING.

Dispersez-vous, coquins, ou par la mort!...

BORELLO, *jetant son fusil.*

O mon maître! pardon.

(*Les paysans imitent Borello.*)

RUDING.

Qu'on s'assure de cet homme.

JOANNA.

Le malheureux!

LE COMTE.

O mon fils! c'est à présent que la mort va me paraître terrible!... mais il faut céder à sa destinée. M. le major, disposez de ma vie.

FERDINAND.

Mon père!... Ah! Ruding! ordonnerez-vous?...

RUDING.

Rassure-toi, Ferdinand... J'accorde un sursis, et le général ne me refusera pas la grâce de ton père; je la lui demanderai moi-même.

EMMA.

Mon père, c'est Zénadin qui vous rend votre fils.

LE COMTE.

Mes enfans, nous ne nous quitterons plus.

TABLEAU.

FIN.